



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

SEPTEMBRE 1849.

[0me LIVRAISON

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE
NAPOLEON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE II.—*Suite.*



parté est à Boulogne! a-t-il dit à ses capitaines. Il a sur le cœur l'échec que Bruix lui a déjà fait essuyer; il veut le réparer et tenter de nouveau le sort des armes. Nelson s'imagine cette fois que pour forcer notre flotte à se resserrer dans le port, afin de l'entasser pour la mieux incendier, il lui suffira du vaisseau-amiral, de quatre frégates, de trois bricks et de quelques bombardes avec des brûlots. C'est dans cette perquisition que le vaisseau qu'il monte vient de lâcher sa première bordée; mais notre artillerie lui répond aussitôt, et le combat s'engage avec une égale ardeur de part et d'autre.

A ce bruit, Napoléon est sorti précipitamment de sa baraque, il a appelé ses aides de camp:

— Mon cheval, messieurs! mon cheval! Il nous faut aller voir cela.

Rapp court aux écuries; mais un malheureux hasard veut

que Jardin, premier piqueur, ne s'y trouve pas pour seller. Le palefrenier qui le remplace n'ayant pas mis au cheval de l'empereur sa bride accoutumée, l'animal recule, se cabre, et finit par désarçonner son cavalier, qui se relève et applique un vigoureux coup de cravache sur la tête du cheval en disant:

— Eh bien! j'irai à pied!

Les aides de camp de Napoléon remettent leurs chevaux aux mains des piqueurs et accompagnent l'empereur, qui traverse le quartier général, où tout est en mouvement, impatient d'observer de près les manœuvres d'attaque et les moyens de défense. Il est bientôt rejoint par l'amiral Bruix et une partie de son état-major. En ce moment les cinq cents bouches à feu de nos chaloupes canonnières commencent à jouer sur l'ennemi, indépendamment de toutes les batteries des forts. Chaque bouche à feu tire environ deux coups à la minute. Le vaisseau amiral, les frégates et les bricks y répondent en lâchant toutes leurs bordées; c'est un vacarme tel qu'on s'entend à peine en se parlant; on ne se voit guère mieux, parce que le vent de mer chasse la fumée du canon sur le rivage. On sent la terre trembler sous ses pas; le ciel n'est qu'un épais brouillard rouge et bleu.

Suivi seulement de l'amiral et de quelques-uns de ses officiers, l'empereur se jette dans un canot que d'habiles marins de la garde manœuvrent, et se fait porter à force de rames au milieu des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, en affrontant une grêle de boulets qui se croisent en tous sens; il parcourt ainsi toute la ligne. Arrivé près de la tour de Croix:

— Amiral! dit-il à Bruix, il faut doubler le fort.

Bruix, effrayé des dangers auxquels l'empereur s'est exposé déjà et de l'inutile péril qu'il veut courir encore, lui représente en termes respectueux toute l'imprudence de cette manœuvre. Napoléon, impatient, n'a pas eu l'air de l'écouter, et s'adressant aux marins:

— Tout droit, vous dis-je !

— Sire, ajoute Bruix, que gagnerons-nous à doubler le fort ? rien que des boulets !

— Eh bien ! M. l'amiral, répond Napoléon d'un ton sardonique, c'est déjà quelque chose, Mais bah !... Les boulets ne sont que pour ceux qui en ont peur.

— Sire, je puis assurer à Votre Majesté qu'en tournant le fort elle arrivera plus vite que si elle le doublait.

— Messieurs les marins, continuez de ramer dans cette direction, interromp l'empereur.

Au risque d'encourir une disgrâce complète, Bruix, certain de ce qu'il avance, donne l'ordre contraire en faisant, avec la main, un signal d'arrêt.

— Marins de *ma* garde !... obéissez à votre empereur !... s'écrie d'une voix terrible Napoléon, qui a deviné l'intention de l'amiral.

— Marins de *la* garde, je vous le défends ! reprend Bruix avec une pose vraiment sublime et en agitant au-dessus de sa tête son bâton de commandant.

En même temps il jette un regard superbe à Napoléon en ajoutant :

— Je suis ici sur mon terrain ! Les marins sont à moi ! Ils n'ont d'ordres à recevoir que de moi ! Encore une fois, marins de la garde, obéissez à votre amiral !

Les marins restent indécis... Ils ne savent auquel de ces deux maîtres ils doivent obéir. Bruix a remarqué cette hésitation, il reprend avec une colère qu'il ne cherche point à dissimuler :

— Pressez le mouvement et ensemble !... ou, sinon, le premier de vous à qui je vois la rame haute, je le fais fusiller au retour comme un traître !

A l'instant même, le canot fila et tourna la tour de Croix comme la faible ablette évite la gueule du brochet. Obligé d'en passer par là, Napoléon avait brusquement tourné le dos à l'amiral, et, les bras croisés sur la poitrine, sifflait entre ses dents en regardant fixement devant lui. A peine le canot avait-il nagé dix brasses, qu'une embarcation de munitions qui doublait la tour de Croix est criblée par les boulets et coule bas ; son pavillon flotte un instant sur la mer, puis disparaît en ne laissant à sa place qu'un vaste entonnoir où l'eau se précipite en bouillonnant.

— Eh bien ! sire ? s'écria Bruix en regardant l'empereur. Napoléon avait éprouvé comme un mouvement de vive contrariété ; il continua de siffler, sans même regarder Bruix. Le reste de cette dangereuse promenade se fit sans accident. Arrivé au petit port de Wimereux, Napoléon, sans adresser la parole à l'amiral, qui, chapeau bas, lui présentait le bras pour l'aider à passer du canot à terre, s'élança sur le rivage sans le secours de personne. Le combat durait toujours.

Du rivage de Boulogne, le soir à dix heures, l'œil embrassait le spectacle le plus imposant et le plus terrible qu'on pût voir. Dans cette obscurité, les bombes et les boulets, qui se croisaient en tous sens, formaient, au-dessus du port et de la ville, comme un immense berceau de feu. Les détonations continuelles de toute cette artillerie, que les échos des falaises rendaient plus effrayantes encore, produisaient un fracas dont rien ne peut donner l'idée. Et pourtant, chose singulière ! personne dans la ville n'avait peur, tant les paisibles habitants s'étaient fami-

liarisés avec les scènes de ce genre ; à force de vivre avec des soldats, l'insouciance militaire les avait gagnés eux-mêmes. Ce jour-là, on joua, on dansa, on rit comme on le faisait habituellement ; mais ce fut au bruit du canon. Les hommes allèrent à leurs affaires, les femmes s'occupèrent de leur ménage, les jeunes filles pensèrent à leurs amours. Dans aucune maison l'heure de dîner ne fut reculée d'un instant ; et, après dîner, on se rendit sur les falaises pour voir le combat de plus près, comme à Paris on se fût rendu à la représentation d'un bruyant mélodrame du cirque Franconi.

Cependant les résultats de la tentative de Nelson ne répondirent pas à son attente : l'effet de son artillerie et de ses bombes fut à peu près nul ; il ne put même parvenir à ébranler notre ligne d'embossage. Un bateau plat, une chaloupe canonnière et l'embarcation que nous avons vue s'engager imprudemment sous le vent de la tour de Croix, furent coulés à fond. A onze heures du soir, la position de Nelson, bien loin d'être inquiétante pour nous, devint extrêmement périlleuse pour lui ; aussi ramena-t-il son escadre dans les ports de Margate et de Deal. C'était la seconde fois que son orgueil était humilié ; il dissimula l'affront fait à son pavillon en prétendant que cette seconde tentative n'était qu'une *simple reconnaissance* ; mais les Anglais rendirent, plus que lui, justice à la belle conduite des Français, et le parlement ne vit dans les présomptueuses promesses de l'amiral que "*l'acte d'une déplorable témérité et un grand mépris pour la vie des hommes.*" La nation anglaise fut même étonnée du ton modeste avec lequel le gouvernement français rendit compte de l'événement.

L'empereur ne laissa pas sans récompense les services des braves qui s'étaient le plus distingués à cette affaire. Appelés devant lui à une grande revue qu'il passa, ils lui furent tous présentés, et, au lieu des fusils d'honneur, des grenades et des haches d'abordage qu'ils eussent reçus une année auparavant, il leur promit la décoration de la Légion d'honneur. A partir de ce jour, les deux armées ne firent plus que se menacer sans en venir sérieusement aux prises.

Mais une affaire dont les résultats pouvaient devenir sérieux, fournit à Napoléon l'occasion de montrer jusqu'où allait cette puissance mystérieuse qu'il exerçait sur le moral de ses soldats. Nous parlions tout à l'heure des régiments d'infanterie qui s'étaient distingués dans le dernier combat contre Nelson, et qui lui avaient été présentés à une grande revue. Ces régiments étaient les 36^e et 57^e de ligne, avec le 10^e léger. En présence de toute l'armée, Napoléon avait fait sortir des rangs tous les chefs de ces trois régiments, depuis les caporaux jusqu'au colonel, leur avait fait former le cercle, s'était placé au centre, et leur avait témoigné vivement toute sa satisfaction en leur rappelant la belle conduite qu'ils avaient tenue sous le feu des Anglais. Dans cette circonstance, l'empereur avait cajolé les sous-officiers plus que les autres, en leur disant que c'était principalement à eux qu'il était redevable de la bonne éducation des jeunes soldats. Les capitaines et les chefs de bataillon, cependant, n'avaient point été oubliés.

— Messieurs, leur avait-il dit, j'ai remarqué l'ensemble et la précision des manœuvres que vous avez fait exécuter. Quand à vous, messieurs les colonels, vous devez être fiers de commander à de tels hommes ; et vous, soldats, vous devez vous trouver honorés d'obéir à de tels chefs.

Comme on le voit, chacun avait eu sa part d'éloges. Cette distinction si flatteuse n'excita pas trop la jalousie des autres corps de l'armée ; et, de leur côté, la revue terminée, les 36^e et 57^e de ligne avec le 10^e d'infanterie légère, quoique favorisés si particulièrement, regagnèrent sans jactance leurs cantonnements. Malheureusement, les jeunes gens de Boulogne, parmi lesquels se trouvaient quelques artistes et plusieurs étudiants de Paris, alors en vacance chez leurs parents, vinrent tout gâter. Dans l'après-midi, des soldats appartenant à ces trois derniers régiments, un peu plus fiers que leurs camarades, allèrent fêter leur triomphe dans une guinguette qui n'était ordinairement fréquentée que par les grenadiers de la vieille garde. Si cette démarche n'était pas une infraction à la discipline, au moins était-elle une imprudence ; mais les grognards qui étaient si terribles sur le champ de bataille, étaient d'humeur très-tolérante partout ailleurs, surtout à la guinguette. Les grenadiers accueillirent donc très-bien les soldats de la ligne, et leur firent de leur mieux ce qu'on appelle les honneurs de chez soi. On commença par boire tranquillement en parlant *campagnes* ; puis la conversation devint plus animée au sujet de l'Italie ; on s'échauffa sur l'Égypte, on se fâcha presque au sujet du camp de Boulogne ; toutefois on trinqua de nouveau. Mais en ce moment, un élève de l'atelier de David qui se trouvait là, parmi les buveurs, s'avisait, en véritable étourdi, de chanter des couplets improvisés par un clerc de notaire après la revue, et dans lesquels la bravoure et les exploits des soldats de la ligne étaient célébrés, sans qu'il y fût dit un mot à la louange des grenadiers de la vieille garde. Les choses ne pouvaient durer longtemps ainsi. Les soldats de la ligne n'imposant pas silence au chanteur, les grognards, poussés à bout, protestèrent hautement contre les couplets, et l'un d'eux, nommé Morland, prévôt de salle, grenadier d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne, se leva brusquement, retroussa sa moustache, et, brisant son verre sur la table, dit d'un air flegmatique :

— Assez de romances de ce numéro-là !... Cette manière de se comporter, en société, au vis-à-vis des anciens, est *intempestible* de la part d'un pékin et de reloués de conscrits. Suffit ! Ça ne peut pas se passer sans conversation avec la mère Michel !

Et à ces mots, Morland avait promené un regard exterminateur sur les soldats de ligne, en frappant du plat de la main sur le fourreau du demi-espadaon qu'il portait à son côté comme insigne de sa qualité de prévôt.

La querelle s'engagea aussitôt d'une manière générale. On se dit de gros mots, on se menaça, sans cependant faire trop de tapage, dans la crainte d'attirer quelque ronde d'officier, d'autant plus qu'il était tard ; mais on ne se sépara pas sans s'être donné rendez-vous pour le lendemain, après l'appel du matin, aux environs de Marquise, joli petit village à une lieue et demie de Boulogne.

Plus de cent grenadiers de la vieille garde se rendirent séparément au rendez-vous, et trouvèrent, en arrivant, le terrain déjà occupé par un nombre à peu près égal de soldats de la ligne presque tous maîtres d'armes ou prévôts. Chacun des adversaires ayant fait choix d'un champion, sans explications, sans récriminations, sans bruit, tous mirent habit bas et le sabre ou le fleuret dénichés à la main, et se battirent pendant

une demi-heure avec une fureur que le silence rendait plus terrible encore. Morland tua à lui seul cinq hommes du 10^e léger. On ne sait où se fût arrêtée cette boucherie si le maréchal Davoust, prévenu malheureusement trop tard, n'eût fait partir en toute hâte un escadron du 6^e de hussards commandé par Lasalle, et un second escadron de cuirassiers de la brigade Kellermann, qui dispersèrent les combattants en exécutant sur eux une charge en règle. Les grenadiers avaient perdu douze hommes, et les soldats de la ligne vingt et un. Quand aux blessés, ils étaient de part et d'autre en très-grand nombre.

Bientôt instruit par Davoust du sujet et des tristes résultats de cette affaire de corps, Napoléon se montra encore plus peiné qu'indigné :

— J'infligerai à mes grenadiers, dit-il au maréchal, une punition telle qu'ils ne l'oublieront de longtemps !

— Sire, je ferai respectueusement observer à Votre Majesté que la garde n'est pas plus coupable que la ligne.

— Pardonnez-moi, M. le maréchal, reprit vivement Napoléon ; les soldats de ma garde doivent montrer l'exemple en tout ; ils ne doivent pas se conduire comme des écoliers : les soldats de ma garde ont eu tort de se formaliser de quelques couplets détestables chantés dans un cabaret par un jeune étourdi de la ville, étranger aux usages militaires. Oui, je punirai sévèrement mes grenadiers, parce que s'ils étaient restés dans les cantines de leur quartier à s'amuser honnêtement entre eux, cela ne serait pas arrivé ; mais c'est chose impossible à obtenir de MM. les chefs de corps, qu'ils veuillent bien veiller un peu à la conduite de leurs soldats ! Quand on a l'honneur d'être dans ma garde, on doit savoir se mettre au-dessus de toutes ces petites passions de l'amour-propre, entendez-vous, M. le maréchal ?

Davoust, s'imaginant, à voir l'empereur si courroucé, qu'il allait faire passer une partie de sa division devant une commission militaire, se hasarda encore à dire d'un ton indécis, selon son habitude :

— Cependant, sire, Votre Majesté ne peut pas mettre deux cents hommes au cachot en attendant qu'elle les fasse comparaître devant un conseil de guerre.

— Eh ! M. le maréchal, reprit Napoléon avec emportement, il ne s'agit ni de cachot ni de conseil de guerre ; le remède serait pire que le mal ; j'ai mieux que cela dans mon sac. Je connais le soldat, je sais son endroit vulnérable, et c'est là que je frapperai. Donnez l'ordre de faire assembler sur-le-champ ma garde, et faites en sorte qu'aucun des délinquants ne manque à l'appel. Ah ! ah ! messieurs les grenadiers, vous vous conduisez comme des écoliers !... Eh bien ! c'est comme des écoliers que vous serez traités. On va voir !

Une heure après, le tambour battait aux champs, et toute la ligne présentait les armes à l'empereur. Les acteurs de la scène tragique du matin étaient en sa présence, dix pas en avant du front de bandière ; Napoléon leur jeta un regard sévère et leur dit :

— Je sais pourquoi vous vous êtes battus ce matin ? Plus de trente de mes braves ont succombé dans une lutte indigne de vous et d'eux ! C'est vous qui avez été les provocateurs !

Ici un léger murmure se fit entendre.

— Qu'est-ce ? reprit l'empereur avec un accent terrible et comme en prêtant l'oreille.

Puis, grossissant sa voix, il répéta :

— C'est vous qui avez été les provocateurs ! vous serez punis ! Je veux que demain les Boulonnais soient témoins de cette punition, comme j'espère qu'ils le seront de votre repentir, car, en égorgeant froidement vos frères d'armes, vous avez plus que démerité d'eux et de moi. Commandant Gros, ajouta-t-il d'une voix éclatante, faites mettre l'arme sous le bras gauche à ces hommes-là, car aujourd'hui ils ne sont pas dignes de me présenter les armes... Allons, commandant ! par file à droite, et qu'ils rentrent à leur quartier, où vous les consignez tous !... Maintenant, à demain !

Et l'empereur se retira. Lorsque l'aigle vint à passer devant lui et que le drapeau s'inclina, Napoléon tourna la tête pour éviter de le saluer. Cette marque affectée d'indifférence n'échappa à aucun des grognards et leur porta au cœur un coup sensible. Ce n'était là cependant que le commencement de la punition qu'avait résolue l'empereur, punition bien légère pour qui ne connaissait pas la susceptibilité des soldats de la vieille garde.

Napoléon fit imprimer le soir même les couplets cause de tout le malheur. Il les fit distribuer ensuite avec profusion dans la ville, et les envoya le lendemain matin au colonel Dorsenne, en ordonnant que ceux des grenadiers qui s'étaient battus la veille les portassent attachés sur leur poitrine, à côté du revers de l'habit, et parussent ainsi décorés devant lui.

Ce fut réellement un spectacle attendrissant que de voir ces braves défilant la parade avec ce maudit petit papier blanc qui tranchait sur leur uniforme bleu. Tous passèrent en silence devant l'empereur, l'air morne et abattu, et si quelques-uns osèrent lever les yeux sur lui, ce ne fut que pour lui jeter un regard suppliant. On vit de grosses larmes couler dans les yeux de ceux des grognards qui s'étaient montrés les plus acharnés contre ces pauvres relintintins. Morland, entre autres, d'une botte secrète à se reprocher.

Pendant ce temps, Napoléon, à cheval et entouré d'un brillant état-major, conservait son impassible sévérité, tandis que la foule des habitants de Boulogne ne cessait de crier : Vive l'empereur ! Le cri de vive la vieille garde ! s'étant fait entendre une fois, Napoléon l'étouffa aussitôt en se retournant vivement sur son cheval et en faisant de la main un geste comme pour dire : Taisez-vous ! et la foule s'était tue, car elle avait compris son intention ; elle savait qu'il n'était pas homme à garder longtemps rancune à ses vieux compagnons de gloire, à la veau et plus héroïque que ce petit papier imprimé... l'étoile de la Légion d'honneur !

Or, le soir même, la guinguette des grenadiers de la vieille garde était encombrée. Tous les soldats de la ligne qui avaient été blessés par eux vinrent la visiter ; et, au fur et à mesure qu'un des champions entrerait, Morland le prenait dans ses bras, l'embrassait et le serrait à l'étouffer, en lui disant d'un ton théâtral :

— A la vie, à la mort !

Le maître de la guinguette profita sans doute de l'enthousiasme général pour mettre un peu plus d'eau que d'habitude dans son vin. Quoi qu'il en soit, d'après le conseil que lui

donna un loustic du 10^e d'infanterie légère, à la place de son enseigne insignifiante, il fit peindre de profil une grosse tête de matelot anglais avec un nez d'une longueur démesurée, et fit écrire au-dessous les vers suivants de la chanson qui avait provoqué le triste événement de la veille. Ces vers rappelaient en même temps l'attentat commis sur la personne de Napoléon quatre ans auparavant :

“En vous forçant à l'arme égale,
Vous verrez que nos soldats
Ont la machine infernale
Placée au bout de leurs bras.”

L'empereur ne s'était pas trompé en disant que les couplets de cette chanson devaient être détestables ; mais en apprenant le dénoûment de ce drame sanglant, il parut fort satisfait, et dit à Rapp en souriant :

— Une chose m'étonne dans tout cela : c'est que M. Trochu de Diou Bagasse ne se soit pas fourré dans cette bagarre.

Cependant, tous ceux qui dans l'armée avaient obtenu des armes d'honneur, avaient reçu une lettre d'avis qui leur annonçait que pour acquitter la dette de la patrie envers eux, et remplacer ces armes qu'ils avaient su mériter à différentes époques, ils étaient nommés chevaliers, officiers, commandeurs ou grands officiers de la Légion d'honneur. Lors de l'institution de l'ordre, trois ans auparavant, cette création d'une nouvelle noblesse avait rencontré de la part des pouvoirs de l'Etat, auxquels son adoption avait été soumise, une opposition presque unanime. Napoléon l'avait emportée, mais l'affaire avait été si chaude, qu'il avait dit à cette occasion :

— C'était trop tôt ; j'aurais dû attendre. Les préventions sont encore trop fortes. Ils ne m'ont pas compris ; et puis les orateurs du projet l'ont mal défendu. Le goût des distinctions doit nécessairement revenir, parce qu'il tient à la nature de l'homme. Je réponds qu'on obtiendra de grands résultats de mon institution, si par la suite on ne la gâte pas.

Comprenant donc qu'il ne fallait pas heurter de front des opinions encore ardentes, Napoléon avait attendu que ces mêmes pouvoirs l'eussent proclamé empereur pour faire ce qu'il appelait son classement des différentes croix qu'il voulait distribuer. Cette générosité surprit tout le monde, parce que, dans l'origine, on avait cru que la récompense et la distinction seraient uniformes pour tous. Il n'en fut pas ainsi ; et plus tard, Napoléon créa même des dignités au-dessus de celles de grand officier de la Légion d'honneur, telles que grand-croix, grand-cordon, grand-aigle et grand dignitaire de l'empire.

Or, le 16 août 1804, à huit heures du matin, 80,000 hommes des camps de Bruges, d'Arras, de Montreuil, d'Amiens, d'Ostende, de Calais, de Dunkerque, de Furnes, de Wimeux, d'Ambletouse, etc., furent rassemblés et réunis, sous les ordres du maréchal Soult, à droite du port de Boulogne.

Là, au fond d'un spacieux amphithéâtre formé par la nature, et non loin de la terrible Tour d'Ordre, on avait tracé l'emplacement de l'armée de manière à ce que le front présentât l'arc concave d'une demi-circonférence, et que chacune des colonnes figurât un rayon dirigé sur le trône de l'empereur, situé au centre du diamètre. Ce trône, qui avait cent pieds d'étendue, était un terre de forme carrée, semblable à ceux que les armées romaines élevaient à leurs empereurs, e-

sur lequel on avait placé, isolé, un siège de fer de forme gothique que l'on prétendait avoir appartenu à ce bon roi Dagobert, et qu'on vit longtemps dans la salle des Antiques, à la bibliothèque nationale. Derrière ce fauteuil s'élevait un grand trophée d'armes composé notamment avec les armures des anciens électeurs de Hanovre, au-dessus desquelles flottaient les drapeaux pris à toutes les époques aux ennemis de la France. L'ensemble de cette décoration était surmonté d'une immense couronne de lauriers d'or sur laquelle s'agitaient encore les queues des pachas d'Égypte et les guidons des mameluk conquis aux Pyramides, à Aboukir et au Mont-Thabor. Des trépieds supportaient, à gauche, les casques de Duguesclin et de Bayard, dans lesquels avaient été déposées les décorations ; à droite, on voyait le bouclier et l'épée de François Ier, qu'on avait ajoutés à ces glorieux trophées, nous ne savons trop pourquoi ; car ce roi, qu'on s'est plu à nous représenter comme le type de l'honneur, de la loyauté et de la grandeur d'âme, ne fut en réalité qu'un homme qui capitulait volontiers avec sa conscience et ses devoirs de roi ; un fou, un débauché, un détestable monarque, en un mot, dont la France dut longtemps maudire le règne. Napoléon le savait si bien, que lorsque le sénateur Monge lui en fit l'observation, il répondit :

— Les neuf dixièmes de mes généraux n'ont jamais lu l'histoire de France et ne savent pas au juste ce qu'était François Ier. Vous le savez, vous, et moi aussi : c'est bien ; mais enfin ce bouclier et cette épée feront de l'effet ; il faut frapper l'imagination des masses.

La demi-lune formée par le fond de l'armée était restée vide, afin que l'empereur pût être vu et entendu de tous les soldats. Les légionnaires, rangés en demi-cercle en avant du trône, étaient distribués en pelotons placés à la tête des colonnes auxquelles ils appartenaient, et n'en étaient séparés que par les drapeaux de ces mêmes colonnes, réunis en faisceaux.

A trois cents pas environ, à droite du trône, sur un terrain qui s'élevait en amphithéâtre, soixante ou quatre-vingts tentes avaient été construites avec les pavillons de l'armée navale. Elles étaient destinées aux personnes invitées à la cérémonie. Entre le trône et ces tentes était une partie de la garde impériale à cheval, rangée par escadrons. Cet imposant tableau semblait encadré, du côté de la mer, par la ligne d'emboisement, dont tous les mâts étaient pavoisés.

A dix heures, une salve d'artillerie tirée de la *Tour d'Ordre* annonça l'arrivée de l'empereur et le commencement de la cérémonie. Napoléon partit de sa baraque au galop de son cheval, suivi de plus de quatre-vingt généraux et de deux cents officiers supérieurs d'état-major. Toute sa maison, civile et militaire, l'avait déjà précédé. Il était vêtu de l'uniforme de colonel des grenadiers à pied de sa garde ; habit bleu à revers blancs, culotte et veste blanches, bottes molles à l'écuycère. Il arriva au pied du trône au bruit des acclamations, des tambours, des trompettes et des décharges de toute l'artillerie environnante. Il y avait de quoi rendre sourd. Tout le monde se boucha les oreilles ; les chiens, en hurlant, se couchèrent la tête basse ; les chevaux même, tout aguerris qu'ils étaient, se cabrèrent sous leurs cavaliers.

Les maréchaux et les grands dignitaires allèrent au-devant

de Napoléon, qui monta les degrés du trône à pas précipités, en saluant de la main. Lorsqu'il fut assis, ses frères, les grands officiers de l'empire, les amiraux, les ministres, les sénateurs, les conseillers d'État, se groupèrent autour de lui. Le grand chancelier de la Légion d'honneur, Lacépède, se tenait un peu en avant du trône, sur les premières marches de l'escalier du milieu, où s'étaient placés, en arrivant, les écuyers, les pages et les aides de camp de l'empereur, prêts à recevoir et à transmettre ses ordres.

A une seconde salve d'artillerie, toujours tirée de la *Tour d'Ordre*, qui était un fâcheux voisinage à en juger par l'empressement qu'avaient mis à fuir, lors de la première décharge, les curieux qui s'étaient placés au bas, succéda un profond silence. Le grand chancelier descendit quelques marches et prononça un discours qui ne dura pas plus d'un quart d'heure. Après quoi, un roulement de tous les tambours donna le signal aux légionnaires, qui s'avancèrent avec leurs drapeaux au milieu de l'arène pour prêter le serment. Napoléon en prononça lui-même la formule. A peine eurent-ils répondu : *Oui !* que l'empereur ajouta en élevant la voix :

— Et vous jurez de défendre, au péril de votre vie ; l'honneur du nom français, votre patrie, votre empereur ?

— Oui ! oui ! nous le jurons !... répondirent-ils encore.

Puis tous agitèrent en l'air leurs bonnets, leurs casques et leurs chapeaux, en s'écriant : *Vive l'Empereur !* La distribution des croix se fit aussitôt. Un aide de camp de Napoléon appelait le militaire décoré ; celui-ci, en arrivant, s'arrêtait au pied du trône, saluait, montait l'escalier de droite, et était reçu par le grand chancelier, qui lui remettait son brevet. Le page, placé entre le trépied et l'empereur, prenait la décoration dans un des casques et la présentait à Napoléon, qui l'attachait lui-même sur la poitrine du brave ; à cet instant, plus de deux cents tambours battaient un ban, et lorsque le décoré descendait du trône par l'escalier de gauche, en passant devant le brillant état-major resté au bas, c'étaient des poignées de main et des embrassades à n'en plus finir, au bruit des fanfares exécutées par deux cents trompettes.

Cette cérémonie fut longue : commencée à dix heures et demie du matin, elle ne se termina qu'à plus de trois heures de l'après-midi, parce que l'empereur, en donnant la croix, accompagnait presque toujours cette action de quelques mots d'éloge. Le soir, tous les légionnaires furent invités à un splendide banquet. Des toasts et des chants prolongèrent cette fête, qui se termina à dix heures par un feu d'artifice magnifique, à la fin duquel vingt mille hommes rangés en bataille exécutèrent un feu de file avec des cartouches à étoiles : ce fut là le bouquet.

Ce fut au camp de Boulogne, et pendant les mois d'août et de septembre 1804, que Napoléon rendit le décret qui instituait les prix décennaux (de dix mille francs chaque), et le décret sur les sépultures, dont les dispositions sont encore observées aujourd'hui. Douze écoles de droit furent créées dans les principales villes de l'empire. Une nouvelle organisation de l'école polytechnique soumit les élèves au régime et à la discipline militaires. La vaccine, dont la découverte avait excité tant de discussions parmi les praticiens, fut imposée aux enfants sous la responsabilité des parents. Les courses de chevaux furent instituées. L'école normale de Paris fut fon-

dée, ainsi que l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. Le calendrier *Grégorien* remplaça le calendrier républicain. La tenue des livres en partie double remplaça, dans toutes les administrations financières de l'Etat, l'ancienne méthode de comptabilité. Enfin, Napoléon créa le chapitre de Saint-Denis pour les anciens évêques non pourvus.

L'empereur reçut enfin des membres de l'Institut le rapport qu'il avait demandé, deux mois auparavant, au ministre de l'intérieur, relativement à la découverte de l'ingénieur Fulton. Elle avait été soumise à l'examen des savants, et repoussée à l'unanimité par la commission. Dans le texte du rapport, l'inventeur était traité de *visionnaire*, sa découverte qualifiée d'*idée folle*, d'*erreur grossière* et d'*absurdité*.

— Il faut que j'aie mal lu ou que je me sois trompé, dit Napoléon.

Puis, se frappant le front du plat de la main :

— Cependant, ajouta-t-il, cet homme a quelque chose là !... Les pompes à feu ne sont pas autre chose qu'un moteur produit par la vapeur ; Fulton a donc raison lorsqu'il prétend qu'on peut employer cette puissance à toute autre chose qu'à tirer des sceaux d'eau de la rivière. C'est malheureux ! sa découverte semblait faite tout exprès pour moi. N'y pensons plus.

Napoléon devait y penser une fois encore ; mais, hélas ! dans une circonstance bien différente !

On était au commencement d'octobre et on savait que, dans les derniers jours de ce mois, Napoléon devait quitter Boulogne pour aller s'occuper des préparatifs de son couronnement. Avant son départ, les maréchaux et les généraux voulurent lui offrir un bal. Il l'accepta et en fixa lui-même le jour. Ce fut le 17. Toutes les dames de Boulogne y furent invitées. Le général Bertrand avait été nommé grand maître des cérémonies, et le général Bisson, le plus grand gastronome de l'armée, se chargea du buffet et des rafraîchissements. Cette partie de la fête ne fut pas la moins bien entendue. La salle avait été construite par les charpentiers de la marine. L'orchestre se composait des musiciens du 1er régiment de grenadiers de la vieille garde, sous la direction de Gebauer, le fameux basson. Il fallait, pour être admis à cette fête, avoir au moins le grade de commandant. Les maréchaux et les généraux, qui la donnaient, avaient fait venir de Paris des uniformes brodés avec une richesse incomparable. Le groupe qu'ils formèrent autour de l'empereur, lorsqu'il entra dans la salle, était étincelant d'or et d'argent. Il y resta trois quarts d'heure, dansa une boulangère avec la femme du général Bertrand, et se retira après avoir annoncé à ses maréchaux qu'il partirait le lendemain pour aller rejoindre l'impératrice Joséphine, à qui il avait donné rendez-vous à Mayence, avant de revenir à Paris ceindre son front de la double couronne de France et d'Italie.

(A CONTINUER.)



LA PEAU DU LION.

IX.

PRES le départ d'Estelle, Tonay-
rion déchargea sa colère sur le loup
défunt en lui allongeant un énorme
coup de pied dans les reins.

Voilà, se dit-il, une maudite bête

qui va me faire manquer un mariage

superbe ! Les femmes ont des capri-

ces bien diaboliques ! Qui diantre eût deviné qu'en laissant tom-

ber son mouchoir cette fantasque créature voulait se procurer le

régal de me voir mis en morceaux, comme a failli l'être ce petit

imbécile de Félix ? Mais aussi qu'avais-je besoin de parler d'ours

et de lion ? Ces fables orientales lui ont monté la tête, et main-

tenant, pour réparer mon échec, peut-être vais-je être obligé

de me battre à coups de poing contre toute la ménagerie du

Jardin-des-Plantes. Il lui faut, dit-elle, des actions et non des

phrases. Qu'entend-elle par des actions ? des tours de force,

des prodiges renouvelés d'Hercule ? Si je laisse travailler son

imagination, elle est capable d'exiger que je lui offre dans sa

corbeille de noces une moustache du pacha d'Egypte ou une

dent d'Abd-el-Kader. Diable ! il est urgent de prendre l'ini-

tiative par quelque exploit bien ébouriffant et surtout bien au-

thentique, au moyen de quoi je me trouve dispensé d'exécuter

le saut du tremplin ou d'avaloir des serpens ; car, après la

scène d'aujourd'hui, qui sait quelles folies peuvent lui passer par la tête. Une fois marié je saurai bien mettre ordre à ces extravagances, mais jusque-là mon métier est d'en être le très humble esclave. Chien de métier, parole d'honneur.

En ruminant de la sorte, le beau Raoul était sorti de la trappe et il regagnait lentement la maison. A force de chercher un moyen de remettre à neuf son héroïsme ébréché, il conçut un projet dont l'exécution lui parut facile et le succès inmanquable. Il le roula longtemps dans son esprit et en combina très attentivement les moindres détails. Certain enfin d'avoir tout prévu et de ne laisser pour ainsi dire aucune prise au hasard, qui déconcerte si souvent les plans les mieux médités, il écrivit à M. Frédéric Clayel, un de ses amis demeurant à Paris, une lettre dont nous supprimons ici le contenu, attendu que la suite de ce récit en fera suffisamment connaître les résultats.

Tandis que le prétendant à la main de Mme Caussade déployait toutes les ressources de son imagination pour reconquérir le terrain que venait de lui enlever un incident si péril en apparence, Félix Cambier se trouvait en proie à une fièvre violente dans le lit où son oncle l'avait forcé de se coucher afin qu'on pût examiner ses blessures. Grâce à la prompte intervention de Servian, les dents du loup n'avaient laissé que des traces superficielles. Mais si les morsures n'offraient aucun danger et si la douleur physique était presque nulle, le blessé



en revanche, subissait une torture morale qui changeait sa couche en un lit de charbons ardents.

— Pas plus de cœur qu'un poulet, disait-il lamentablement dans un accès de délire ; je serai un couard toute ma vie.... Qu'on me donne une quenouille au lieu d'épée.... C'était si facile, cependant ; je n'avais qu'à faire comme mon oncle, prendre le loup à la gorge et l'étrangler ; point du tout ! je me laisse culbuter et saigner comme un vil mouton.... Comment veut-on après cela que j'entre à Saint Cyr ?... Et Mme Caussade qui me voyait... qu'elle doit me mépriser ! Poltron ! femelle ! canaille que je suis !

Vers le soir, la fièvre de Félix diminua et son agitation parut se calmer. Servian qui le vit plus tranquille le quitta dans l'espoir qu'une nuit de sommeil achèverait de rétablir l'économie de cette jeune et ardente organisation. Le lendemain, dès le matin, il revint pour voir si la fièvre avait reparu ; mais à son grand étonnement il trouva le lit vide. Félix était parti, une lettre posée sur la cheminée et adressée à Servian apprit à celui-ci la cause de cette escapade.

« Mon cher oncle, disait l'adolescent, ne concevez aucune inquiétude de mon départ. Si je ne vous en ai pas prévenu c'est que je redoutais vos observations et surtout vos railleries. Sans doute vous auriez traité d'enfantillage le chagrin profond que me cause le souvenir de ma faiblesse d'hier. Plus j'y réfléchis et plus je sais qu'il m'est impossible de reparaitre devant Mme Caussade et devant vous avant d'avoir prouvé que je ne suis pas indigne de votre estime. Cette preuve, je l'espère, ne se fera pas attendre ; mais, je vous le répète, n'ayez aucune inquiétude, et croyez à mon inaltérable et respectueux attachement. »

« FELIX. »

Que prétend faire cet écervelé ? se dit Servian après avoir lu ce billet, quelque sottise ! Mais comment l'en empêcher ! D'après le soin qu'il prend de me rassurer, je vois que son projet n'a rien de bien funèbre ; il est donc inutile de courir après lui ; dès demain, peut-être, il sera revenu ; à vrai dire, j'aimerais autant qu'il n'en fit rien. Au moment d'entrer à St.-Cyr, la société d'une femme aussi séduisante qu'Estelle lui donne des idées romanesques tout-à-fait incompatibles avec des études sérieuses.

Dans la satisfaction que causait à Servian le départ de Félix, la jalousie de l'aimant avait peut-être autant de part que la sollicitude de l'oncle, mais il refusa de s'avouer une faiblesse qu'il eut trouvé indigne de lui. Jusqu'alors, quoi qu'il eût souffert plus d'une fois de la conduite de Mme Caussade, au fond du cœur il avait toujours senti pour elle cette indulgence mélancolique et tendre qu'inspirent à un homme arrivé à la maturité de l'âge, les plus déraisonnables caprices de la femme dont il est épris. Fantaisies bizarres, humeur inégale, exagération romanesque, esprit moqueur, inclinations despotiques, il avait tout supporté, tout excusé, tout aimé. Ces imperfections épineuses étaient, selon lui, sans racines ; produites par la verdeur de la jeunesse et l'exubérance de l'imagination, elles n'attendaient pour se changer en fleurs durables, que la culture d'une affection intelligente qu'Estelle, mariée d'abord à un vieillard, n'avait pas encore rencontrée.

— Elle a la tête vive, mais le cœur excellent, pensait-il chaque fois que sa patience était mise à l'épreuve. Gâtée par

son père, gâtée par M. Caussade, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'elle soit un peu volontaire et étourdie ? Tant d'autres à sa place seraient dès à présent tout-à-fait méchante.

C'est ainsi que jusqu'alors Servian avait justifié son amour à ses propres yeux ; depuis la veille il sentait cet optimisme violemment ébranlé.

— Qu'une femme use et abuse du droit d'être capricieuse, je comprends cela, se disait-il ; mais exposer volontairement la vie d'un homme à un danger certain, n'est-ce pas une fantaisie cruelle que rien ne saurait excuser ?

Servian ne chercha pas à dissimuler l'impression fâcheuse et triste que lui avait causée ce qu'il nommait l'inhumanité d'Estelle, et lorsqu'ils se rencontrèrent au salon, son regard froid et perçant apprit à la jeune femme qu'en ce moment elle avait en lui un juge sévère plutôt qu'un débonnaire adorateur.

Jeu bizarre de l'amour ! à l'instant où Servian, révolté contre son idole se promettait d'abjurer un culte que condamnait sa raison, Mme Caussade sentait se réveiller dans son âme une affection assoupie depuis deux ans et qu'elle croyait anéantie. Servian exposant sa vie pour sauver son neveu, avait pris inopinément à ses yeux les proportions martiales sans lesquelles l'homme le plus honnête, le plus vertueux, le plus spirituel même lui semblait indigne d'être aimé. La prudente conduite de Tonayrion et la faiblesse nerveuse de Félix donnaient un nouveau lustre à cet acte de courage que rendaient presque incroyables les souvenirs de la diligence attaquée. En rapprochant ces deux faits si dissemblables, Estelle ne savait plus à quelle opinion s'arrêter.

Servian était-il un lâche ou un héros ? Les deux propositions de cette alternative rencontraient une objection également insoluble. S'il était un homme timide, d'où lui venait la bravoure qu'il venait de déployer en attaquant sans armes un féroce animal ? S'il était brave, au contraire, comment expliquer sa contenance pusillanime en face de quelques misérables voleurs ? Après avoir inutilement essayé de concilier ces contradictions, Mme Caussade se détermina pour la croyance vers laquelle inclinaient, sans qu'elle voulut se l'avouer, les secrets penchans de son âme, l'impression récente effaçant peu à peu l'ancienne prévention, elle se plut à récapituler les qualités de son premier amant ; elle les vit nombreuses et capitales. Caractère élevé, jugement solide, commerce facile, indulgence aimable, esprit étendu et unissant, par un rare privilège, la profondeur sans pédantisme à l'enjouement sans solâtrerie ; elle reconnut à Servian tous ces genres de mérite. Ce dénombrement achevé, elle ne put s'empêcher de trouver assez ridicule l'espèce d'engouement que lui avait un instant inspiré la présomptueuse nullité de Raoul Tonayrion.

— J'avais un bandeau sur les yeux ou plutôt j'étais folle, se dit-elle. Comment est-il possible que j'aie pris au sérieux un pareil fat, dont le principal talent consiste dans le nœud de sa cravate ? S'il était brave, du moins ! mais l'est-il ? A coup sûr, sa prudence d'hier me donne le droit d'en douter.

Par un de ces reviremens simultanés dont les annales de la passion offriraient plus d'un exemple, l'homme de quarante ans et la jeune veuve avaient changé de rôles. A lui maintenant la froideur, la fierté, l'ironie ; à elle la mansuétude, la retenue, la patience. Pour un observateur, c'eût été un amusant sujet d'études que cette contre-partie, où la dignité mas-

culine long-temps subjuguée par le caprice féminin, prenait une éclatante revanche. Prévoyant peut-être un prochain retour de son amoureuse faiblesse, Servian se hâta de mettre à profit son mécontentement. Attaqué jusqu'alors, il devint agresseur à son tour. Tous les sarcasmes lancés par Estelle aux hommes efféminés furent renvoyés par lui aux femmes viriles. Il passa aux verges d'une moquerie impitoyable ces créatures amphibiennes qui abdiquent la grâce d'un sexe pour parodier l'énergie de l'autre ; écuyères et chasseresses, nageuses et fumeuses ; et celles qui ont une *armeria* pour boudoir et celles qui assistent aux courses un cornet à la main, et celles qui s'intitulent lionnes, ne pouvant se donner pour tigresse ; toute la race des amazones, en un mot, depuis l'Anglaise qui tente l'ascension du Mont-Blanc, jusqu'à l'Andalouse, qui crie : *Bravo toro !* quand le picador tombe sanglant sur l'arène.

— Sans doute, Mars en jupon est ridicule ; mais que dire de Vénus en bottes ?

Ainsi conclut Servian.

Quelques instans auparavant, Mme Caussade n'eût pas laissé sans réplique une pareille attaque ; mais dans cette circonstance une douce émotion, en amolissant son cœur, lui fit trahir la cause des femmes fortes. Loin de s'offenser de railleries qui pouvaient passer pour des personnalités, elle les souffrit avec résignation et même plus d'une fois les encouragea par un regard souriant qui voulait dire : Qu'y a-t-il de commun entre moi et les viragos dont vous vous moquez si justement ? A mesure que Servian faisait main basse sur les Clorindes et les Bradamandes, elle s'enfonçait dans son fauteuil avec la grâce nonchalante d'une frêle beauté qu'eût brisée la moindre fatigue. Vint-il à tourner en ridicule une femme d'agent de change qui prenait des leçons d'escrime chaque matin, elle se leva pour aller chercher un ouvrage de broderie qu'elle n'avait pas touché depuis plus d'un mois et arma pacifiquement d'une aiguille une main trop blanche et trop mignonne pour que le pommeau d'un fleuret en eût jamais meurtri le satin. Enfin, lorsqu'il se permit de parler de bottes à propos de Vénus, elle ne put s'empêcher d'allonger sur le tapis, en manière de contraste, un petit pied merveilleusement chaussé qui eût fait honneur à la déesse même.

Chose étrange, mais non inexplicable, au lieu de blesser Mme Caussade, le courroux de Servian lui plaisait. Depuis qu'elle le voyait irrité et prêt à la révolte, elle désirait son amour, et il lui paraissait attrayant de le ranger à l'obéissance. A mesure qu'il épanchait une ironie longtemps contenue, elle sentait se raviver son penchant pour lui, comme verdoie le gazon qu'arrose une pluie d'orage. Jamais elle ne lui avait trouvé le regard si expressif, la voix si pénétrante, le maintien si fier, la parole si pleine d'énergie et d'autorité. Patient, doux et respectueux, naguère elle l'avait maltraité ; moqueur et provocant, elle l'écoutait avec une soumission qui ressemblait à de la tendresse.

Pendant deux jours continua cette réaction, à laquelle M. Herbelin et Tonayrion assistaient sans y rien comprendre. Le colonel était mieux au courant des manœuvres de l'art militaire que de celles de l'amour. A ses yeux la prise d'armes de Servian et le désarmement d'Estelle étaient deux énigmes également inexplicables.

— Qui diable pourrait deviner ce qui se passe dans leurs

cervelles ? pensait-il en les examinant à la dérobée. Ces jours derniers, elle le traitait comme je ne traiterais pas un Cosaque, et il filait doux comme un agneau ; aujourd'hui c'est elle qui est l'agneau, et au lieu de profiter de ce bon moment, il ne cesse de la rabrouer et de lui dire des mots piquants. Je vois qu'il est temps que je m'en mêle.

Quoiqu'il eût promis à sa fille de la laisser libre dans le choix d'un mari, le colonel n'avait pas renoncé au désir d'avoir Servian pour gendre, et il ne se fit aucun scrupule de le tirer de la mauvaise voie où il le voyait engagé.

— Ah ça, sabre de bois ! à quel jeu jouons-nous ? lui dit-il en le prenant à part : avez-vous bientôt fini de mitrailler les amazones ? C'est de l'adresse et de l'à-propos, vous pouvez vous en vanter. Ignorez-vous donc qu'Estelle n'a pas de plus grand plaisir que de monter à cheval et qu'elle tue un pigeon au vol ?

— Je sais cela, répondit Servian.

— Et pour lui plaire, vous n'imaginez rien de mieux que de tirer sur elle à boulets rouges ? La galanterie est nouvelle.

— Je n'ai pas la prétention de plaire à Mme Caussade.

— Mais du moins vous en avez le désir ?

— Je ne l'ai plus, dit Servian d'un air froid.

— En êtes-vous certain ? demanda le colonel avec un rire de bonne humeur ; l'amour, si je m'en souviens, part moins vite qu'il n'arrive.

— Qui vous a dit que je fasse amoureux ? Est-ce Mme Caussade ?

— C'est elle-même, répondit M. Herbelin ; pourquoi n'aborderais-je pas franchement la question ? Entre d'anciens amis comme nous, toute diplomatie est de trop. Vous avez demandé ma fille en mariage ?

— Et votre fille m'a refusé.

— Ce n'est pas là son dernier mot, je le parierais d'après ce qui se passe depuis deux jours. Pour ce qui me regarde, je n'ai pas besoin de vous dire que je préférerais votre alliance à toute autre.

— Même à celle de M. Tonayrion ?

— Même à celle de M. Tonayrion, qui prend, je crois, ma maison pour une auberge ; je lui en aurais déjà fait l'observation, si je n'attendais certains renseignements ; jusque-là j'ai promis de ne rien dire. Si votre mariage dépendait de moi seul, il serait donc conclu à l'heure qu'il est ; mais, vous le savez, Estelle est sa maîtresse et je ne suis pas un père barbare. Je ne veux la contraindre en rien, c'est à vous de soigner votre jeu et d'enlever la partie : à mon avis, vous pouvez encore la gagner et faire échec et mat le Tonayrion. L'unique grief qu'Estelle ait contre vous n'est au fond qu'un enfantillage.

— Puis-je connaître cet unique grief ? demanda Servian, dont les yeux exprimèrent une vive curiosité.

— Elle ne vous l'a pas dit ? répliqua le colonel avec une sorte d'embarras ; en ce cas, silence dans les rangs. Il vaut mieux, d'ailleurs, que vous ayez une explication avec elle. Tâchez de la faire parler ; plaidez votre cause, et surtout pas un mot sur tout ce que je viens de vous dire ; je n'ai pas envie d'être grondé.

— Mon cher colonel, répondit Servian avec un sourire empreint de tristesse ; je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez. Croyez qu'il m'eût été bien doux de resserrer l'a-

mitié qui nous unit en devenant votre gendre ou plutôt votre fils ; mais cet espoir est une chimère dont je ne me berce plus. Vous dirai-je toute ma pensée ? Oui, car manquer de franchise ce serait mal reconnaître la vôtre. Je trouve aujourd'hui que Mme Caussade a bien fait de refuser ma main.

— Bah ! fit M. Herbelin d'un air étonné.

— Sans parler de cet unique grief que j'ignore encore et qui doit être bien monstrueux, puisque vous refusez de le nommer, Mme Caussade aura prévu, je suppose, les incompatibilités qui devaient infailliblement résulter de la différence de nos caractères, et alors n'a-t-elle pas fort sagement agi en refusant d'associer son sort au mien ?

— Voici bien une autre gamme. Je sais qu'autrefois nous avions le divorce pour incompatibilité d'humeur ; mais on a supprimé tout cela.

Le divorce, oui ; l'incompatibilité d'humeur, non.

— Vous croyez donc que vous auriez fait mauvais ménage ?

— Par ma faute, sans doute ; je n'accuse ici que mon insuffisance. Douée de qualités supérieures, Mme Caussade a le droit d'exiger de son mari futur un mérite éminent dont je me sens dépourvu. Elle rêve un idéal héroïque près duquel un homme de quarante ans, réfléchi, positif et peu enthousiaste doit faire, j'en conviens, une triste figure. Il lui faudrait un amadis et non un prosaïque propriétaire campagnard qui n'a pas le moindre goût pour la chevalerie errante. Je cède donc la place à M. Tonayrion. Comment essaierais-je de jouter contre cet irrésistible paladin ? Si vous avez des commissions pour Paris, préparez-les ; je partirai demain soir. J'espère, colonel, que nous n'en serons pas moins bons amis.

— Diable ! il est blessé au vif, se dit M. Herbelin lorsque Servian l'eût quitté ; quel ton de persiflage ! quel air d'ironie ! Elle l'a poussé à bout ; et ma foi, je le comprends : bien d'autres à sa place n'auraient pas eu tant de patience.

Sans délai, le colonel chercha sa fille, qu'il trouva seule dans le jardin.

— Tu n'auras pas besoin de congédier Servian, comme tu en avais l'intention, lui dit-il d'un air bourru.

— Pourquoi cela ? dit Estelle.

— Parce qu'il part demain.

Mme Caussade baissa la tête avec une expression de révérence ; elle la releva au bout d'un instant et regardant malicieusement son père :

— Etes-vous bien sûr qu'il parte demain ? lui dit-elle.

— Est-ce toi qui l'en empêcheras ?

— Me le défendez-vous ?

— Réponds-moi d'abord. Est-ce toi qui l'empêcheras de partir ?

— Si je veux.

— Mais voudras-tu ?

— Oui, dit Estelle d'un ton si résolu, que le colonel, à la tête de son régiment, n'eût pas trouvé pour commander un officier plus ferme et plus impérieux.

Ah ! madame la comtesse, répondit-il après être resté un instant, il paraît que nous nous ravisons. Je te prévienne qu'il est un peu tard, et que Servian, que je quitte, m'a paru sentimental comme un boulet de douze.

— Ne suis-je pas votre fille, dit-elle, et croyez-vous qu'un boulet me fasse peur ?

— Tâchez de vous accorder, reprit le colonel en la regardant d'un œil de complaisance : tu sais bien que je ne demande qu'à signer le contrat.

— Le contrat ! comme vous y allez ! C'est la paix qu'il faudrait signer avant tout, je ne suis pas même sûre d'y être décidée. S'il s'humiliait bien, nous verrions ; mais il est si orgueilleux avec son air modeste !

— Le voici précisément qui entre dans le jardin.

— Qui ? le boulet de douze ? dit Estelle en riant ; j'ai bien peur, je vous assure, et bien envie de me sauver.

— C'est à dire que tu as bien envie que je m'en aille ?

— La jeune femme sourit d'un air fin et ne répondit pas.

— Allons, allons, je comprends, reprit le colonel en hochant la tête avec bonhomie ; vous n'êtes pas des enfans et l'on peut vous laisser seuls. Je vais chercher Tonayrion et le mener jouer au billard. Vois si je suis un bon père !

M. Herbelin s'éloigna en disant ces mots. Un instant après Estelle et Servian se rencontrèrent par un de ces hasards qui n'arrivent qu'à ceux qui les cherchent.

Après avoir quitté M. Herbelin, Servian était tombé dans une rêverie profonde.

— Estelle a un grief contre moi, s'était-il dit, et c'est là le motif qui l'a empêché de m'épouser. Quel peut être ce grief ?

Jusqu'alors l'homme de quarante ans n'avait attribué le rejet de sa demande en mariage qu'à l'exagération romanesque des prétentions conjugales de Mme Caussade.

En apprenant que cet échec avait une cause particulière, il éprouva une satisfaction indéfinissable. Il interrogea ses souvenirs sans parvenir à découvrir le méfait dont il se voyait accusé ; las enfin de le chercher et convaincu de son innocence, il résolut de demander un éclaircissement à celle qui seule pouvait le lui donner, puisque le colonel avait refusé de s'expliquer. Cette démarche lui parut d'abord convenable et bientôt nécessaire ; il se dit que le résultat, quel qu'il fût, ne changerait rien à la froideur raisonnée de ses sentimens actuels. Se souvenant alors qu'il avait annoncé son départ pour le lendemain, il reconnut qu'il n'avait pas de temps à perdre et descendit au jardin où quelque temps auparavant il avait aperçu Mme Caussade.

Pour donner à son ancien amant le temps d'approcher, sans compromettre toutefois sa dignité de femme, Estelle s'était arrêtée devant un massif de dahlias dont elle examinait les variétés avec une attention qui eût fait honneur à un amateur d'horticulture. Servian, à qui elle affectait de tourner le dos, se trouva près d'elle sans qu'elle se fut retournée au bruit de ses pas.

— Ah ! c'est vous ! dit-elle en jouant l'étonnement ; vous cherchez mon père ? Il était ici tout à l'heure.

— Je l'ai quitté moi-même il y a peu de temps, répondit Servian ; ce n'est pas lui que je cherchais, c'est vous madame.

— Moi ! vous me surprenez, en vérité, reprit la jeune femme. Que me voulez-vous ?

— Prendre vos ordres pour Paris.

— Vous partez ?

— Demain, madame.

— Et quand reviendrez-vous ?

— Le jour de votre mariage avec M. Tonayrion, si toutefois vous daignez m'y inviter.

Estelle appuya son coude droit sur sa main gauche et pinça

la fossette de son menton entre deux doigts mignons et potelés. Dans cette attitude coquette, les épaules gracieusement arrondies et la tête penchée en avant, elle arrêta sur son ancien amant un de ces regards à fond de cœur contre lesquels il n'est point de parade efficace.

— C'est avec cette froideur que vous parlez de mon mariage ? lui dit-elle d'un air de reproche.

Aimeriez-vous mieux m'en entendre parler avec douleur comme j'ai eu la faiblesse de le faire l'autre jour ?

— Peut-être reprit-elle avec un sourire frère de son regard.

— Permettez-moi de vous refuser cet amusement ; je ne doute pas que le chagrin d'un cœur qui vous fut dévoué ne vous parût un agréable accompagnement à votre bonheur, mais pour jouer le rôle d'amant malheureux il me manque aujourd'hui une chose essentielle.

— L'amour ?

— Peut-être, dirai-je à mon tour.

— Vous n'en êtes pas sûr ? fit-elle en souriant.

— Je ne le sais plus quand vous me regardez ainsi ; mais loin de vous, — et bientôt je serai loin de vous, — le charme se dissipe et fait place à la raison.

— Que vous dit-elle de moi, cette belle raison ? demanda Mme Caussade avec une provocante mutinerie ; c'est un miroir où nous autres femmes nous n'avons guère l'habitude de nous regarder. Ne me flattez pas. M'y voyez-vous bien laide, bien affreuse, bien abominable ?

En parlant ainsi, Estelle parut si charmante à Servian, qu'au lieu de lui répondre, il s'oublia au plaisir de la regarder.

— Mais parlez-donc, reprit-elle ; votre silence me ferait croire que vous n'osez pas me dire ce que vous pensez de moi.

— Je ne l'ose pas en effet, répondit-il en souriant d'un air mélancolique.

— Eh bien ! alors, c'est moi qui vais faire mon portrait. Je suis une femme étourdie, capricieuse, extravagante, méchante, cruelle et barbare ; tout cela parce que l'autre jour, ayant eu peur du loup, il m'est arrivé de ne pas bien tenir mon mouchoir.

— Pêché avoué est à moitié pardonné, dit Servian d'un ton froid.

— Un demi-pardon ne me suffit pas, répondit Estelle avec un irrésistible accent de douceur ; je veux votre pardon tout entier, le vôtre, entendez-vous ! Peu m'importe l'opinion des autres. Oui, j'ai eu tort, je me suis conduite comme une enfant, comme une folle ! J'aurais mérité qu'on me jetât dans la fosse après mon mouchoir. Mais, pour reconnaître ma faute, je n'avais pas besoin que vous me le fissent si durement sentir. La blessure de M. Félix et le danger auquel vous vous êtes exposé ne m'avaient-ils pas assez punie ? Parce que je n'ai pas toujours une très bonne tête, s'ensuit-il que j'aie un mauvais cœur ? Que vous avez été sévère pour moi ! Vous m'avez dit des mots si mordans, si amers, que plus d'une fois j'ai eu peine à retenir mes larmes.

— Est-ce que vous pleurez quelquefois ? dit Servian, qui, pour fermer son cœur à l'indulgence près d'y rentrer, essaya de se cuirasser d'ironie.

— Mais quelle idée avez-vous donc de moi ? reprit Mme Caussade avec un peu d'impatience. Parce que j'ai de la gaieté, ou, si vous aimez mieux, de l'étourderie dans le caractère ;

parce que me portant à merveille je ne parle jamais de ma migraine, de mes gastrites, ou de mes maux de nerfs ; parce que je ne passe pas ma journée sur une causeuse à faire les petites minauderies des femmes qui cherchent à se rendre intéressantes ; parce que j'aime l'exercice, le grand air, le mouvement ; toutes choses nécessaires à ma santé, car s'il me fallait vivre dans une boîte à carton, je mourrais ; — parce qu'enfin je monte à cheval quelquefois ; — et c'est là, je crois, mon grand crime à vos yeux — vous vous figurez que je suis une espèce de hussard en jupon. Savez-vous que vous êtes bien hardi et qu'à mon tour j'aurais le droit de me fâcher ? Apprenez, monsieur, que je n'ai aucun des défauts que vous tornez en ridicule depuis deux jours. Vous vous êtes cru bien méchant, vous n'avez été qu'injuste. Pas une de vos railleries ne saurait m'atteindre. Je ne fume pas, je ne nage pas, je ne sais pas faire des armes, je n'ai jamais parié aux courses ; en un mot, je ne suis pas lionne le moins du monde : je suis une femme, entendez-vous ? tout ce qu'il y a de plus femme.

— Vous êtes un ange quand vous voulez ! dit Servian avec une moquerie où perçait la tendresse ; pourquoi ne voulez-vous pas toujours ?

— Ce serait ennuyeux à la longue, répartit Estelle en riant ; les vertus mêmes ont besoin de variété, et d'ailleurs je connais trop la faiblesse de mon mérite, pour viser à la perfection. Mais il me semble que nous avons fait bien du chemin sans nous en apercevoir. De quoi parlions-nous ? De votre départ ? Vous êtes donc décidé à nous quitter demain ?

Le regard qui accompagna ces paroles acheva de vaincre Servian.

— Dites-moi la vérité, répondit-il d'une voix émue ; est-il possible que vous épousiez M. Tonayrion ?

— Lui ou un autre, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Un autre serait peut-être digne de vous ; mais lui ! comment douée d'une pénétration si vive, n'avez-vous pas encore deviné la déplorable indigence cachée derrière ces dehors fastueux ?

— Propos de rival ! Avouez que vous êtes jaloux de M. Tonayrion, et à mon tour je répondrai franchement à votre demande.

Jusqu'alors, au lieu de provoquer l'éclaircissement qu'il désirait obtenir, Servian avait suivi l'entraînement de la conversation ; les dernières paroles d'Estelle le remirent sur la voie.

— Il ne peut exister de rivalité que là où il y a des espérances, et comment pourrais-je encore en avoir ? dit-il avec un accent de résignation ; n'ai-je pas commis un forfait horrible qui m'a perdu pour toujours à vos yeux ?

— Et ! mon père a fait des siennes, dit vivement la jeune femme, il me le paiera. Voyons, que vous a-t-il dit ?

— Une énigme dont je venais chercher le mot. Je suis coupable, voilà tout ce que j'ai appris ; mais en quoi ? mais comment ? Je l'ignore. Pourtant, dans aucun pays civilisé, on ne condamne un accusé sans lui laisser les moyens de se défendre ; permettez-moi d'invoquer ce principe de justice. Que me reprochez-vous, madame ? quel est mon crime ? qu'ai-je fait ?

Depuis deux jours Mme Caussade désirait cette explication autant que pouvait le faire Servian lui-même ; mais en se trouvant interpellée à l'improviste d'une manière si précise, elle éprouva un sentiment d'embarras qui la rendit muette un instant.

— Vous avez raison, dit-elle enfin en reprenant son assurance ; il n'est rien de tel que la franchise. D'ailleurs, voilà bien longtemps que nous sommes au chapitre de mes défauts ; à votre tour d'être sur la sellette. Sachez donc...

En ce moment Estelle aperçut à peu de distance Raoul Tonayrion qui venait à eux.

— Quel ennui ! dit-elle en interrompant sa phrase : mon père ne l'a donc pas mené jouer au billard !

— De grâce ! s'écria Servian, un mot encore ! vous avez le temps avant qu'il soit ici.

— Un mot ne suffirait pas ; mais nous reparlerons de cela.

— Bientôt, n'est-ce pas ? aujourd'hui ?

— Il est trop tard, il faut rentrer, et au salon ce sera impossible.

— Demain, alors ? je vous en supplie, demain !

— Ne savez-vous pas que je vais tous les matins me promener dans la forêt, près de la fosse du Cosaque ?

L'importun était à deux pas, et Servian ne put répondre que par un regard.

C'était le hasard seul et non quelque soupçon jaloux qui amenait Tonayrion au jardin. La jalousie suppose toujours une certaine défiance de soi-même que le beau Raoul n'avait jamais éprouvée. Trop plein de son mérite pour daigner accorder la moindre attention à Servian, depuis deux jours il lui avait laissé le champ libre, en gardant vis-à-vis d'Estelle le maintien digne et sérieux de l'homme méconnu. D'ailleurs, l'esprit sans cesse occupé du mystérieux projet dont il attendait l'accomplissement, comment eût-il pu deviner les pensées d'un rival jusque-là ignoré ?

Pendant le reste du jour Estelle et Servian ne cherchèrent pas à renouer leur entretien, mais plus d'un regard rapidement échangé trahit de part et d'autre le désir d'une explication complète et décisive.

Le lendemain matin Mme Caussade, fidèle à sa promesse, se dirigea d'un pas léger et d'un cœur ému vers le lieu fixé pour le rendez-vous. Par un sentiment de vague inquiétude qu'une femme en pareil cas éprouve presque toujours, quelque soit son innocence, elle se retourna souvent en traversant le parc. Au moment d'en sortir par un petit pont jeté sur le fossé

non loin de la tombe du Cosaque, elle regarda en arrière une dernière fois et crut reconnaître Raoul Tonayrion dans un homme qui disparut aussitôt à travers les arbres. Vivement blessée de cette espèce d'espionnage, elle fut sur le point de retourner sur ses pas afin de donner une leçon de convenance à l'indiscret qui se permettait ainsi de la suivre ; mais elle réfléchit que pendant ce temps Servian pourrait l'attendre et croire qu'elle manquait à sa parole. Cette considération fit taire son mécontentement, elle essaya de se persuader qu'elle s'était trompée et que l'homme qu'elle avait aperçu était un des domestiques de la maison ; à demi-rassurée, elle traversa rapidement le fossé et se trouva bientôt dans une clairière tapissée d'un doux gazon et parsemée de quelques arbres séculaires, lieu agreste et retiré qu'elle choisissait ordinairement pour le but de ses promenades.

Depuis près d'un quart d'heure Mme Caussade marchait dans la clairière. Deux fois elle en avait fait le tour, en plongeant au fond de tous les sentiers qui venaient y aboutir un regard où commençait à s'allumer l'impatience. Déjà elle accusait Servian d'inexactitude, péché impardonnable, car il blesse l'amour-propre.

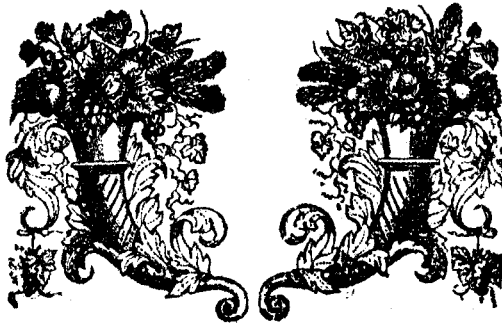
— Je lui ai cependant bien dit derrière la tombe du Cosaque, pensa-t-elle, il est impossible qu'il n'ait pas compris. Aurait-il la présomption de vouloir se faire attendre ?

Au moment où elle méditait sur cette pensée avec un courroux naissant, derrière elle un bruit soudain attira son attention.

— Le voici, dit-elle en se retournant.

Au lieu de Servian, Estelle aperçut à quelques pas trois hommes vêtus de blouse, armés de gourdins et terriblement barbus, trois figures patibulaires dont la rencontre en un lieu si désert eût fait rebrousser chemin à l'homme le plus intrépide. Malgré ses inclinations chevaleresques, Estelle éprouva une frayeur horrible et essaya de fuir ; mais aussitôt les trois brigands se précipitant sur elle la retinrent dans leurs bras, et pour étouffer ses cris lui appliquèrent sur la bouche un foulard en fort bon état qu'ils avaient sans doute volé. A demi-morte d'effroi, Mme Caussade se débattit comme l'agneau sous la dent du loup, mais en dépit de ses efforts elle se sentit entraînée ou plutôt emportée par ces audacieux malfaiteurs.

(A CONTINUER.)



UNE PRÉVENTION.

I.

LA LETTRE.



BIENS ! lis, Arabelle, dit Stéphanie à sa cousine, et juge de ma position."

La jeune fille, prit la lettre, et lut ce qui suit :

Paris, le 10 février 1834.

"Ma chère enfant,

"Tu n'ignores pas les motifs qui m'ont obligé, après la mort de ta pauvre mère, de t'éloigner de moi ; retenu dans mes ateliers, dans mes bureaux, à la Bourse, continuellement absent de chez moi, je ne pouvais te garder dans une maison où tu n'aurais eu que la protection toujours insuffisante d'une gouvernante, et, accablé de chagrin, je me vis forcé, par d'impérieux motifs de convenance, de me priver de toi, la seule consolation qui me restât. Plus que jamais, je sens le besoin du repos domestique, le besoin d'un intérieur où je puisse me délasser des ennuis du dehors, et, après mûres réflexions, j'ai résolu de me remarier et de donner, à moi, une compagne pour mes vieux jours, à toi, ma fille, une mère et une protectrice. Mademoiselle Camille Descamps réunit toutes les qualités que notre bonheur exige, et elle a consenti à devenir ma femme ; elle sera ta sœur par le rapprochement de l'âge, et ta mère et ton conseil par la maturité de sa raison. Elle est une des meilleures élèves de la maison des *Oiseaux* ; elle y a puisé des goûts modestes qui s'accordent avec mon caractère et ma position ; assez de talents pour charmer mon intérieur ; et assez de sagesse et de piété pour que je lui confie sans crainte un nom qui n'est pas sans honneur. J'entre dans ces détails, ma chère Stéphanie, afin que tu connasses ta future maman, et que tu disposes ton cœur à l'aimer ; mais crois bien, mon enfant, que, malgré le bonheur que me promet cette nouvelle union, je n'oublierai jamais ta digne et sainte mère, et que rien ne pourra envahir ta place dans mon affection. Je compte au nombre de mes plus douces jouissances celle de te garder à l'avenir auprès de moi. Tu partiras pour Paris le douze. J'écris à ma belle-sœur par le même courrier. Adieu, ma chère fille ; je t'embrasse et te bénis.

"Ton père affectionné,

"PHILIPPE VERNON."

A cette lecture succéda un long conciliabule ; les deux jeunes filles babillaient, chuchotaient d'un air mystérieux et affairé ; Arabelle disait du ton d'une profonde pitié : "Une marâtre, ma chère ! Tu étais une riche héritière, tu ne seras plus désormais que la pauvre sœur aînée d'une multitude de petits tard-venus....

-- Et mon père ne m'aimera plus !

— Ah ! dame ! je te conseille d'être bien soumise et bien empressée envers ta belle-mère, afin de ne pas perdre tout à fait l'amitié de mon oncle.

— Mais c'est que je ne l'aime pas, ma belle-mère, elle m'est antipathique !

— Si tu ne l'aimes pas, va, elle te le rendra bien ! "

Ce fut dans ces excellentes dispositions que Stéphanie Vernon partit pour Paris ; elle fut reçue par son père avec une vive tendresse, et après quelques heures données au repos, il la conduisit chez mademoiselle Descamps, qui habitait avec sa mère un modeste appartement de la rue de la Michodière. Camille Descamps, destinée à devenir la femme d'un homme qui aurait pu être son père, avait toutes les qualités que nécessitait un aussi sérieux avenir. Son âme était simple, pieuse ; son caractère doux, égal, raisonnable ; son esprit cultivé et propre à l'étude ; ses goûts calmes, graves, et sa figure brune et pâle n'avait d'autres charmes qu'une remarquable expression de fermeté, de douceur et de loyauté. Elle embrassa Stéphanie avec une vive émotion, dont elle essayait en vain de cacher les marques, et lui témoigna une affection aimable et franche que la maussade sécheresse de la jeune fille ne rebuta point. Au moment de s'en séparer, retenant dans ses mains la main de Stéphanie, elle lui dit tout bas :

"Priez bien le bon Dieu pour moi, afin que je rende votre père heureux ! "

Stéphanie retira sa main et murmura un : "Bonsoir, mademoiselle," qui tomba comme du plomb sur le cœur de la pauvre Camille.

Le mariage eut lieu le surlendemain ; le soir, accompagnée d'Arabelle, qui l'avait suivie à Paris, Stéphanie, malgré une journée d'animation et de plaisir, rentra triste et boudeuse dans sa chambre, et trouva sur sa toilette une boîte, renfermant une charmante petite montre, avec sa chaîne émaillée de vert. Un billet accompagnait ce présent ; il portait ces mots : *A notre fille bien-aimée*. Philippe Vernon et Camille Vernon.

"Oh ! la jolie montre ! s'écria Stéphanie en écoutant le tic-tac harmonieux du frêle bijou.

— Oui, répondit Arabelle ; mais as-tu vu, as-tu remarqué la corbeille de ta belle-mère ? C'est vraiment royal !

— Elle ne paraît pas s'en soucier beaucoup, si ce n'est pour remercier mon père.

— Oui, elle prétend au rôle de femme raisonnable. Quels beaux bracelets elle avait ce soir ! Et sa toilette de demain, l'as-tu vue ?

Stéphanie ne répondit rien, elle remit la montre dans l'écrin, congédia sa cousine et se coucha sans prier Dieu.

II.

INTÉRIEUR DE FAMILLE.

Quelques jours après, M. Vernon, assis au déjeuner contre sa femme et sa fille, dit en s'adressant à la première :

« Ma chère amie, il m'a semblé que les talents de notre Stéphanie avaient un peu souffert de ce long séjour à Strasbourg : n'auriez-vous pas l'obligeance de lui donner quelques soins ?

— Oh ! bien volontiers ! Si Stéphanie y consent, dès demain, nous nous remettons à la musique et au dessin. »

Stéphanie s'inclina sans répondre.

« Mais, en revanche, continua madame Vernon sans paraître s'apercevoir de cette impertinente froideur, je vous demanderai, ma chère, quelques leçons d'allemand. Vous connaissez bien cette langue ?

— Le peu que j'en sais est à vos ordres, madame.

— Vous voulez donc lire Goëthe et Schiller dans l'original, ma chère Camille ? reprit M. Vernon.

— Je n'ai pas tant d'ambition, mais je vous ai entendu dire, mon ami, que vous vouliez prendre un secrétaire allemand, et j'ai pensé qu'à tour de rôle, votre fille et votre femme pourraient vous en tenir lieu.

— Excusez-moi, madame, dit séchement Stéphanie, j'ai peu de goût pour les correspondances commerciales, et je craindrais mes gaucheries. »

Madame Vernon rougit et baissa les yeux, car elle avait le cœur assez noble pour souffrir des fautes des autres ; son mari, lançant sur Stéphanie un regard sévère, s'approcha de sa femme et lui serra la main.

Ces scènes se renouvelèrent souvent, trop souvent ; l'inaltérable douceur de Camille se brisait contre la prévention obstinée dont était cuirassée l'âme de sa fille d'adoption. Les attentions de la jeune belle-mère étaient reçues avec froideur, ses conseils avec dépit, ses reproches, si doux et si modérés qu'ils fussent, avec une muette et jalouse colère. Possédant toutes les vertus dont Stéphanie n'avait que les défauts, sa conduite même était une continuelle et involontaire critique des fautes de la jeune fille, et celle-ci sentait profondément le tort que lui faisait ce contraste. Pourtant Stéphanie n'avait ni un mauvais cœur ni une âme pervertie, mais une prévention funeste faussait son jugement, obscurcissait sa raison, et jeta sur sa vie entière une maligne influence. Nous connaissons mieux ses sentiments par la lettre suivante, adressée à sa cousine, alors retournée à Strasbourg.

Paris, 17 mai 1834.

Ma chère Arabelle,

Tu me demandes si je suis heureuse ! Peut-on l'être avec un ennemi domestique, sous la forme d'une belle-mère, qui vous gronde par son silence, vous blâme par ses regards, vous contrarie par ses maternelles attentions, et qui, dans le monde et à la maison, semble être le corps brillant, placé en perspective, attirant la vue et les éloges, absorbant la lumière, et vous réduisant au rôle modeste d'ombre ou de repoussoir ? L'empire qu'elle a pris sur mon père est inouï ; mais aussi, pour acheter ce pouvoir, elle a renoncé à tous les goûts de la jeunesse, et je t'avoue que, quel que soit mon amour pour papa, je n'ai pas la moindre envie de lui faire de tels sacrifices. Sans doute, afin de mieux connaître le secret de ses affaires, elle lui sert de commis particulier ; toujours elle est à son poste, sortant peu, parcourant les sentiers de sa maison, taillant

des chemises pour les pauvres, chiffonnant des fleurs pour la chapelle de la Sainte Vierge, écrivant des lettres de recommandation pour les Quinze-Vingt ou pour l'Hôtel-Dieu, s'occupant enfin de mille affaires qui, j'en suis sûre, la font mourir d'ennui à petit feu, mais lui valent le nom de femme excellente, essentielle, raisonnable, la mère des pauvres, l'ange de la paroisse... un prix Montyon, enfin. Pour se délasser, elle étudie les airs de *la Vestale*, (la Vestale, ma chère !) attendant que mon cher papa a gardé de la musique de 1810 une tendre souvenance. L'autre jour, elle a refusé un bal, le dernier de la saison. « M. Vernon n'aime pas le monde ! » répondit-elle. Et se tournant vers un de ses cousins, vieux célibataire obstiné, elle reprit en riant : « Je ne veux pas, cher Bonnard que mon Danville, vous dise un jour :

Tu veux dormir ? ta femme au bal te conduira :
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle.
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tout propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme !

Mon père se retourna, et de l'air le plus aimable :

— Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.

Non, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur triste,

Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.

Que de soins ! quels égards ! quels charmants entretiens

Voilà, voilà ma femme ! continua mon père. Vous voyez, [1] Camille, ajouta-t-il, que je sais aussi citer à propos. « Aurais-tu cru, Arabelle, que mon père fût aussi aimable ? Pour moi, je me mourais d'envie d'aller à ce bal, et en dépit des tristes regards de ma belle-mère, j'y fus conduite par notre tante de Flyns. Et ce bal, chère Arabelle, a fait époque dans ma vie... Depuis lors, j'ai un secret... Ah ! si je pouvais te voir !... Toute ma destinée est en jeu... Ma belle-mère est mon mauvais génie, mais mon cœur saura la conjurer. Adieu ; je ne puis te révéler le fond de mon âme, et je ne saurais plus écrire autre chose.

Je t'embrasse.

Ta cousine,

STÉPHANIE.

III.

CORRESPONDANCE.

Une année entière s'était écoulée : madame Vernon entra un matin dans la chambre de sa belle-fille ; celle-ci, assise devant un petit bureau, écrivait d'un air préoccupé ; mais à la vue de Camille, elle rougit jusqu'aux tempes, et jeta d'une main tremblante un cahier rempli de traductions allemandes sur la lettre inachevée.

« Vous écriviez, ma chère Stéphanie ! Est-ce à votre cousine Arabelle ?

— N... non, maman, balbutia la jeune fille.

— A madame de Flyns alors ?

— Non plus. »

Camille, frappée de l'invincible embarras que trahissait la contenance de Stéphanie, reprit :

(1) *L'Ecole des Vieillards*, par Casimir Delavigne.

«Souffrez alors que je prenne connaissance de votre correspondance.»

Et elle enleva lestement la feuille de papier à lettre, remplie aux trois quarts, chargée de ratures, historiée de traits de plume, parsemée de points d'exclamation, et lut à demi-voix les premières lignes :

«J'ai reçu vos promesses, Léonce, et vous avez les miennes. Soyez sûr...»

Elle n'en lut pas davantage ; mais arrêtant sur Stéphanie un regard de profond chagrin, elle dit :

«Ce que je craignais est donc vrai ? Vous écriviez, dans le secret, à un jeune homme, dont les hardies poursuites sont désapprouvées par votre famille ; vous vous compromettiez à ses yeux, vous vous perdiez aux yeux du monde, vous abdiquiez vos droits à l'affection de votre père ; vous me causiez à moi le plus cruel chagrin ; et tout cela, pour un sentiment imaginaire, créé par le désœuvrement et fomenté par un entêtement misérable qui résiste aux prières, aux reproches ! Ah ! Stéphanie, la vie est-elle un hochet pour la risquer ainsi ? »

Exaspérée par ces justes reproches, Stéphanie répondit vivement :

« Madame, je ne vous reconnais pas le droit de fouiller ainsi dans mes sentiments... »

— Ce droit, dit gravement madame Vernon, je le possède, je l'ai reçu le jour où j'acceptai mes devoirs envers vous... Mais Stéphanie, ne nous aigrissons pas ; discutons tranquillement une affaire qui nous est commune, celle de votre bonheur.

— Rien n'est en commun entre nous, madame : vous avez vos intérêts, j'ai les miens.

— Si, séparant ma vie de la vôtre, je consultais mes intérêts, ceux de mon enfant, je vous abandonnerais au cours de vos passions, je vous laisserais descendre cette pente qui mène vers un abîme... Laissez à vous-même, Stéphanie, vous perdriez l'amitié de votre père, l'affection de votre famille, une partie de votre fortune même ; vous vous feriez enfin un tort irréparable ; mais c'est ce que je ne veux pas, ce qui ne sera point tant que j'exercerai quelque influence sur votre avenir ! »

A ces mots prononcés avec une chaleur concentrée, Stéphanie répondit vivement :

« La recherche de M. de Brunière doit-elle nécessairement détruire mon avenir ? Sa naissance est excellente... »

— Et ses mœurs fort mauvaises.

— Il a des espérances de fortune...

— Et des passions qui engloutiraient l'or des Rothschild.

— Il est aimable, il m'aime.

— Pauvre enfant ! Sait-il aimer ? Vous ne connaissez pas ce cœur sec, cet esprit blâsé, cette âme que rien ne saurait fixer. »

Stéphanie rougit, et d'un ton piqué, répondit :

« D'autres me jugent avec plus d'indulgence, et me croient le pouvoir de fixer le cœur d'un mari. Pour vous, madame, vous me voyez avec des yeux... »

— D'amie, interrompit Camille. Croyez-moi, ma chère fille, j'ai étudié cet homme depuis le jour où j'ai vu qu'il occupait une place dans votre pensée, et que vous croyiez l'aimer.

— Je l'aime ! et vos accusations ne sauraient me détacher de lui.

— Peut-être les exhortations de votre père auraient-elles plus d'effet ? Jusqu'ici il a ignoré cette intrigue, maintenant mon devoir me force à lui tout révéler. Il m'en coûte, Stéphanie, mais votre destinée tout entière ne saurait être mise en balance avec la contrariété d'un moment. »

Une heure après, M. Vernon fit appeler sa fille dans son cabinet, et sans gronderie, sans réflexions, sans reproches, il lui dit simplement :

« J'ai reçu deux lettres qui vous concernent : la première est de M. Léonce de Brunière, qui vous demande en mariage. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle est, au sujet de cette demande, mon opinion et celle de votre mère. La seconde est de mon ancien et excellent correspondant de Marseille, Joseph Signoret, *junior* ; il me rappelle l'engagement que j'ai pris avec lui, et me prévient que son fils va arriver à Paris pour le réclamer. Ainsi donc, ma fille, oubliez ce petit roman vaniteux, créé par votre jeune tête, et préparez-vous à devenir l'heureuse femme d'un honnête homme plein de cœur et de mérite. Il ne porte pas un nom ronflant, mais la signature de Louis Signoret est déjà connue dans l'Europe commerciale ; il ne passe pas ses jours à la promenade, ses soirées au spectacle et ses nuits devant une table d'écarté ; mais, travailleur lui-même, il fait vivre un peuple de travailleurs ; il ne fait pas de belles phrases, mais de bonnes actions ; il craint Dieu, il respecte ses parents ; bref, c'est le gendre qu'il me faut ; votre mère et moi, nous serons heureux de le nommer notre fils. »

Stéphanie ne répondit pas ; son père, attribuant la sombre rougeur de ce front baissé à la timidité du jeune âge, lui dit avec douceur :

« Allez rejoindre votre mère, mon enfant ; causez de tout cela avec elle ; sa raison achèvera de vous convaincre. Causez du futur, causez du trousseau même, c'est désormais chose arrangée. Allez, ma chère fille. »

Stéphanie sortit... mais elle n'alla pas rejoindre sa belle-mère.

IV.

DIX ANS APRES.

Dix ans se sont écoulés ; deux jeunes femmes sortaient de la messe de onze heures à l'église de Saint-Louis-d'Antini ; elles s'arrêtèrent sous le porche, et la plus jeune, serrant cordialement la main de son amie, lui dit :

« Oserai-je, ma chère Camille, vous demander un service ? »

— Parlez, ma bonne Pauline.

— Je vais passer toute la journée auprès de ma mère qui est fort souffrante, mais je regrette beaucoup une visite que j'avais à faire ; ne voudriez-vous point la faire à ma place ?

— Visite de charité, sans doute ?

— Oui, c'est une jeune femme qui paraît à la fois bien mixé-
rable et bien distinguée, une femme qui a une histoire, à coup sûr ; mais l'histoire je ne la connais pas, je ne connais que sa misère. Elle vit de son travail... Voici son adresse, et voici mon offrande, » ajouta-t-elle en glissant dix francs dans la main de son amie. Et poursuivant :

« Je désirerais aussi que vous voulussiez lui dire de se rendre sous trois jours dans le magasin de lingerie dont je lui ai parlé ; on m'a promis de l'ouvrage pour elle... Vous irez ? »

— Sur l'heure.

— J'abandonne donc ma protégée à vos charitables consolations. Adieu ma chère, et à charge de revanche.

— Adieu, Pauline, je vous rendrai compte de ma mission."

Et madame Vernon, au lieu de prendre le chemin de son hôtel, se dirigea vers la demeure de la pauvre ouvrière. Dix années avaient passé, élémentes et légères, sur la tête de Camille ; elle avait gardé, avec l'élégance de la jeunesse, cette expression de calme et de candeur qui donnait du charme à son visage, et la chaste atmosphère dans laquelle elle vivait avait conservé la beauté intérieure qui se reflétait sur son front. Active comme la charité, elle arriva promptement à la maison qu'elle cherchait ; elle traversa un obscur corridor, et se mit à gravir un escalier qui déroulait dans l'ombre son interminable et noire spirale. Arrivée au sixième étage, elle poussa une petite porte et se trouva dans une mansarde dont l'unique fenêtre ouvrait sur un mélancolique horizon de toits et de cheminées ; les murs de cette chambre étaient nus, et elle ne contenait d'autres meubles qu'un lit de sangle, une petite couchette d'enfant, une vieille malle en cuir jaune, une table boiteuse, quelques grosses chaises et un réchaud dans la cheminée. Sous la fenêtre était placé un métier qui portait un gilet de casimir gris, à moitié brodé, et la pauvre ouvrière, la maîtresse de cette triste demeure, penchée sur son ouvrage, tirait l'aiguille avec une ardeur fébrile, une application malade. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle leva les yeux, et à l'aspect d'une dame en mantelet et en chapeau de velours, elle se leva précipitamment. Ces deux femmes, l'une riche et honorée, l'autre plongée dans le délaisement et le malheur, se regardèrent un instant, puis tout à coup, comme si un fluide mystérieux les eût poussées l'une vers l'autre, elles s'avancèrent... Camille ouvrit les bras, et la pauvre ouvrière s'y jeta en pleurant amèrement.

— C'est donc vous !... dit enfin madame Vernon, vous que j'ai tant cherchée, tant pleurée !... C'est donc vous enfin, Stéphanie !

— Et c'est vous, répondit Stéphanie d'une voix entrecoupée, vous que j'ai méconnue, vous que j'ai tant offensée ! Mais vous savez la faute, et vous voyez le châtimeut !

— Ma fille, tout peut être réparé ; ne pensons plus au passé... vous retrouvez une mère, une sœur, et moi je trouve, je l'espère, une amie ?

— Oh ! oui. La réflexion m'a éclairée sur votre caractère ; alors je vous ai connue, je vous ai regrettée, je vous ai aimée.

— Ah ! sans doute, je ne vous aurai pas traitée avec assez de ménagements... j'ai eu des torts, peut-être.

— Aucun. Vous étiez bonne comme la mère que j'avais perdue.

— Mais quelle est votre position ?

— Je suis veuve, avec un fils. Et j'ose à peine vous demander... mon père !

— Il vit, il est en bonne santé ; et vous avez ma chère Stéphanie, une sœur et deux frères.

— Oh mon Dieu ! je vous remercie ! Mon père vit, il est heureux ! ce mot me console de l'oubli et du malheur où je suis plongée. Et maintenant, écoutez en peu de mots mon histoire. Je ne pourrais, sans rougir, vous retracer les préventions que j'avais conçues contre vous à l'époque où vous de-

vintes la femme de mon père ; je vous haïssais sans savoir pourquoi, et il suffisait qu'un avis, un conseil, me vissent de vous pour que je m'attachasse à les repousser. Vous aviez désapprouvé la recherche de M. de Brunière ; votre blâme, si juste qu'il fût, agit en sens contraire sur un jugement pervers ; vous souteniez la demande d'un autre, en conséquence je la rejetai. Je quittai mon père qui venait de me proposer ce mariage honorable, avantageux, auquel s'attachait l'amitié et la bénédiction de ma famille, et, poussée par un mouvement fatal, j'écrivis à M. de Brunière... Une femme de la maison seconda cette misérable intrigue. Vous savez ce qui se passa. M. de Brunière ne me comprit que trop bien... Je quittai le toit paternel, et autorisée par mon âge et par les lois, je contractai ce mariage funeste, mais je portai au pied de l'autel la colère de mon père, qui appelait sur moi la vengeance de Dieu. A peine mariés, Léonce réclama le bien qui me revenait du chef de ma mère : ce procédé me blessa, car il devait m'aliéner tout à fait l'estime et l'affection des miens. Hélas ! ce n'était que le commencement de mon épreuve. Une partie de cette fortune fut dévorée par le jeu, car mon mari m'avait conduite aux eaux de Bade, où je trouvai, au milieu des plaisirs et des fêtes, mille angoisses et mille humiliations. Vous aviez dit vrai ; j'avais perdu l'amour de mon père, le respect du monde, et je n'avais pu fixer le cœur de celui à qui j'avais tout immolé. Une jalousie amère, un regret profond, une crainte mortelle de l'avenir déchirèrent mon âme, et lorsque nous quittâmes cette ville de plaisir, je laissai mes illusions de femme, et une partie de cet or pour lequel on avait feint de m'aimer. A Paris, mon mari m'installa dans un petit appartement d'un quartier éloigné, et se mit, avec une espèce de frénésie, à chercher les plaisirs au milieu d'un monde étrange, où je ne pouvais ni ne voulais le suivre. Ma vie était déplorable ; presque toujours seule, je subissais dans les courts moments que m'accordait mon mari, tous les caprices d'une humeur surexcitée par le jeu ; bientôt, aux peines de cœur, aux tourments que me causaient d'indignes rivalités, se joignirent les inquiétudes d'argent, les soucis de l'existence matérielle. Oh ! combien alors je songeai à vous, à vos conseils, à ces avis prudents et maternels qui avaient tenté de m'éloigner du précipice où un déplorable aveuglement m'avait lancée ! Je vous connus alors, et j'appréciai votre généreuse conduite ; mais, quels que fussent mes remords, je n'aurais pas osé me montrer aux yeux de mon père. A quoi bon, d'ailleurs, lui offrir le spectacle d'un malheur sans remède ? J'abrégé ce récit : en peu d'années mon mari dissipa notre fortune, et pauvre, délaissé, vieux avant l'âge, il revint vers moi... j'étais mère alors... Pendant mes longs jours de solitude, j'avais eu le bonheur de réfléchir et de me tourner vers le Dieu qui éclaire et pardonne : je résolus donc d'embrasser courageusement ce devoir si rude que j'avais préféré aux plus douces obligations. Je travaillai : travaux d'aiguille, écritures, copies de musique, tout me fut bon. En ne me rebutant, pourvu que je parvinsse à gagner la nourriture de mon mari et de mon enfant ; j'étais tour à tour ouvrière, garde-malade, nourrice et berceuse... Au bout de deux ans, je reçus la seule consolation que je pusse ressentir, ce fut de voir mon mari résigné, soumis, adorer le Dieu qui le châtiât : il mourut dans ces sentiments. Peu de temps après, frappée moi-même, je

tombai malade, mes dernières ressources s'épuisèrent... votre amie me connut alors... elle me secourut... Je ne me plains pas de cette dernière humiliation : c'était la voie de la Providence ! elle me ramène aujourd'hui vers vous, pour recevoir votre généreux pardon et pour espérer peut-être celui de mon père !”

Madame Vernon pleurait... “ Prions ensemble, dit-elle.

— Et quoi ! vous pensez que mon père, même sollicité par vous, ne me pardonnera pas ?

— J'espère tout de la bonté divine, qui répand sa douce influence sur le cœur de l'homme : votre père pardonnera... mais peut-être faudra-t-il du temps !

— Je remets mon sort entre vos mains. Puisse-t-il pardonner, si ce n'est à sa fille coupable, au moins à son petit fils innocent !

— Où donc est-il, ce cher enfant ?

— Il est à l'école mutuelle. Pauvre, il reçoit l'éducation des pauvres. Mais il est beau, aimable, intelligent...

— Ah ! Stéphanie, je mourrai à la peine, ou, tous, nous ne formerons plus qu'une seule famille.

— Dieu vous entende ! Que je voie mon Philippe sur les genoux de son aïeul, et que je meure... je serai contente.”

En disant ces mots, elles s'embrassèrent encore et se séparèrent.

V.

LE JOUR DES ROIS.

C'est une belle fête que l'Épiphanie, grave et solennelle à l'église, où elle nous montre, en la personne des rois voyageurs, la gentilité tout entière prosternée aux pieds de celui qui reçut toutes les nations en héritage ; touchante au foyer de la famille, où souvent elle rassemble des parents longtemps divisés, où une douce cordialité renoue des liens relâchés, et rattache la vie domestique des cœurs que le monde entraînait dans une voie brillante et trompeuse. M. Vernon avait soigneusement conservé ce goût des réunions, des fêtes de famille, ce culte des pénates, trésor fécond pour le vieillard en souvenirs touchants, et pour le jeune homme en enseignements salutaires ; aussi la solennité des rois se célébrait-elle chez lui avec une splendeur et une liesse antiques. La table, ce jour-là, était ornée de toutes les richesses accumulées par plusieurs générations : ce beau linge venait d'une grand, mère flamande, qui avait rempli les armoires des blancs produits de Bruges et de Courtray ; cette massive argenterie avait été l'amour d'un aïeul, homme de goût et de noble magnificence ; un frère, capitaine de navire, avait apporté de l'Asie ces porcelaines transparentes ; et ces cristaux étincelants avaient été choisis par M. Vernon lui-même dans les fabriques de l'Allemagne. Camille surveillait tous les apprêts avec un soin de femme aimable et de ménagère attentive ; ses enfants l'entouraient, légitime orgueil de leur mère : ils étaient beaux, élégants, mais surtout bons et naïfs, Euphémie, l'aînée, avait arrangé une corbeille de fruits où se confondaient les riches couleurs de l'arrière-saison ; elle se complaisait dans son ouvrage, et le retouchait avec le goût patient d'un artiste. Hector lisait gravement le *Voyage en Zig-Zag*, de Troppfer, et le petit Aymar, couché devant le foyer, sur un tapis d'hermine, avait amoncelé autour de lui des livres, des jouets et des images. Un coup

de sonnette se fit entendre. “ Voilà papa ! ” Et peu d'instants après les trois enfants se disputaient les baisers de leur père. Camille regardait avec un attendrissement secret ce groupe où se confondaient la vieillesse et l'enfance ; ces cheveux noirs et blonds se mêlant à une chevelure blanchie, ces jolis visages auprès de ce front sévère, où le temps, le travail et le chagrin, avaient tour à tour imprimé leur sceau.

Quand son époux s'approcha d'elle, elle lui tendit la main : “ Vous n'avez invité personne ? dit-il.

— Non, mon ami.

— Tant mieux ; ce sont mes meilleures fêtes que celles où je me trouve seul avec les enfants, et avec vous.

— Madame est servie ! dit un domestique ouvrant la porte du salon.

— Allons, ma bonne Camille.”

Ils se mirent à la table ; le repas fut gai et animé par le sincère bonheur des enfants. Elevés chrétiennement, ils respectaient leurs parents ; élevés au sein de la famille, ils n'avaient pas appris à chercher d'autres amis que leur père et leur mère, et quand leurs cœurs débordaient de joie, c'était dans l'âme de ces amis du berceau qu'ils aimaient à s'épancher.

Le dessert arriva, et avec lui le gâteau tant attendu, le gâteau des Rois ? Madame Vernon le divisa et plaça sur une assiette une sixième portion ; aussitôt le petit Aymar s'écria :

“ Pour qui fais-tu cette part ? maman, je te prie,

— C'est la part des étrangers, des pauvres, des amis du bon Dieu, mon cher petit.

— Et vous ne les oubliez jamais, Camille, dit affectueusement M. Vernon. Cette part a, je gage, sa destination.

— Il est vrai, répondit Camille en rougissant. Ah ! mon ami, si vous daignez admettre à votre table la personne à qui je réserve la portion de Dieu, que vous me rendriez heureuse ?

— A ma table ? que signifie ? et de qui voulez-vous parler ?

— Je n'ose vous le dire...”

Camille s'était levée ; debout auprès de son mari, elle lui tenait la main, les enfants la regardaient avec inquiétude, les domestiques s'étaient retirés.

“ Parlez ! dit encore M. Vernon.

— Mon ami, tous vos enfants ne sont pas ici... et cependant... c'est un repas de famille !

— Que veulent dire ces paroles ? Si tous mes enfants ne sont pas ici, est-ce de ma faute ? ai-je manqué d'amour et de vigilance ? ai-je renoncé aux devoirs d'un père ? n'est-ce pas elle, elle, qui a abdiqué les droits et la tendresse d'une fille ?

— Elle était égarée... elle est repentante ! Si vous n'avez pas renoncé aux affections d'un père, pardonnez à votre pauvre enfant !

— Vous l'avez donc vue ? elle est donc retrouvée ? s'écria M. Vernon avec un élan impétueux, et des larmes coulaient sur ses joues comme une pluie d'orage.

— O mon père ! dit Stéphanie en ouvrant la porte d'un petit office où elle avait tout entendu ; mon père bien aimé !”

Et incapable de se soutenir, elle tomba à genoux devant M. Vernon. Camille avait pris par la main le petit Philippe, et les enfants s'empresaient autour de lui.

“ Laissez-moi ! laissez-moi ! dit M. Vernon à sa fille en la repoussant ; je pourrais oublier votre ingratitude envers moi, mais non pas vos offenses envers ma femme !

— Oh ! mon cher Vernon, je ne veux qu'une seule vengeance... rendez-moi ma fille aînée et adoptez notre petit-fils !

— Qu'elle aille vers celui qu'elle nous a préféré.
— Où ira-t-elle ? Elle est veuve, seule, pauvre, abandonnée."

A ces mots M. Vernon jeta un brusque regard sur Stéphanie, il embrassa d'un coup d'œil ses vêtements noirs, ses traits amaigris, son air souffrant et pauvre. La violence qu'il avait faite à son propre cœur céda.

" Plus de mari ? dit-il, plus de fortune ! Eh bien ! il lui reste un père... et a cet enfant aussi. Viens, Stéphanie ! "

Il l'attira vers lui, elle lui prit les mains, et les mouilla de ses larmes.

" Je te pardonne ! reprit-il, je te bénis, ainsi que ton fils. tout est oublié, tu reprends ta place dans la famille."

Camille posa le petit Philippe sur les genoux de son aïeul ; Stéphanie se releva et se jeta dans les bras de sa belle-mère en disant :

" Voilà comme vous vous vengez de mes injustices et de ma prévention. Ah ! pourquoi vous ai-je ainsi méconnue !

— Chut ! dit Camille, nous commençons maintenant une amitié qui ne finira qu'avec la vie ! "

EVELINE RIBBECOURT.

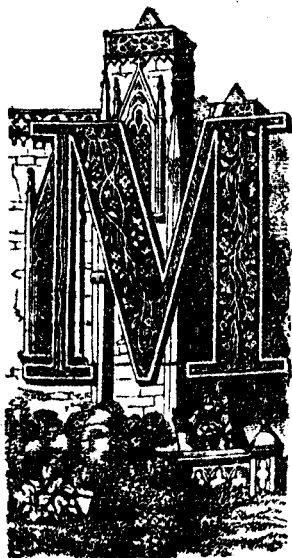
Journal des Demoiselles.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE XIX.

Madame Veuve Regnaud.



MADAME REGNAUD était une de ces excellentes personnes qui se font aimer par tous ceux qui les connaissent, pour l'aménité de leur caractère et les qualités de leur cœur. Sans être ce qu'on peut appeler riche, elle jouissait d'une honnête indépendance et vivait retirée, avec sa fille Mathilde, dans une de ses maisons No. 7, rue St. Charles.

Ce fut chez madame Regnaud que le capitaine Pierre de St. Luc avait témoigné le désir de se faire

transporter, au sortir de l'habitation des champs.

Quand la voiture arriva à la porte de la maison, Trim pria son maître de lui permettre d'aller prévenir madame Regnaud, et, passant par la cuisine, il courut lui dire que son maître venait lui demander l'hospitalité pour quelques jours ; qu'il

était d'une grande faiblesse et d'une excessive excitation nerveuse ; que la plus grande tranquillité lui était nécessaire, et surtout qu'il fallait éviter de faire la moindre allusion à ce qui avait circulé sur son compte.

Il est facile de s'imaginer l'étonnement de madame Regnaud en apprenant que Pierre de St. Luc, non seulement n'était pas noyé, mais qu'il était à sa porte lui demandant l'hospitalité. Elle avait connu Pierre tout enfant, et l'avait vu grandir sous les soins de M. Meunier. Elle se sentit toute joyeuse du choix que Pierre avait fait de sa maison, et elle se promit bien de ne rien épargner pour lui procurer tout ce qui pourrait lui être agréable, en attendant qu'elle put apprendre les particularités du mystère de sa résurrection.

— " Vous prenez garde, de dire à mon piti maître que mossié Meunier il été mort ; li sé rien, rien de rien."

Et Trim, sans attendre la réponse de madame Regnaud courut à la voiture pour aider son maître à descendre.

Madame Regnaud courut ouvrir elle-même la porte à Pierre de St. Luc, qui descendait de voiture soutenu par son fidèle esclave. L'air pur d'une belle matinée de Novembre avait ramené un peu les forces du capitaine, et les couleurs de ses joues un peu excitées par le trajet ne lui donnaient pas tout à fait la physionomie d'un revenant, auquel s'attendait la bonne madame Regnaud.

— Et d'où viens-tu donc, mon cher Pierre ? lui dit-elle en le tutoyant.

— Vous n'y pas parlé à li, à c't'heure, di tout ; li l'a son la tête malade ; disé rien di tout ! moué va courri chercher médecin ; dit Trim tout bas à l'oreille de madame Regnaud, en ti-

Voir la 1e, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e et 8e. livraisons de l'Album.

rant la manche de sa robe.

— Tu as raison, lui répondit-elle, en lui faisant un signe, puis, se retournant vers le capitaine qui s'était assis sur un petit canapé :

— Repose-toi là un instant, en attendant que Mathilde ait préparé ta chambre. Nous allons envoyer chercher le docteur ; quel docteur veux-tu avoir ?

Mathilde entra en ce moment dans l'appartement. C'était une belle jeune fille de dix-sept ans, nouvellement sortie du pensionnat de madame Langlade. Son maintien modeste et ses cheveux noirs, lissés en bandeaux plats sur ses tempes, lui donnaient une expression de gracieuse timidité qui contrastait avec ses grands yeux créoles noirs, vifs et brillants qu'ombrageaient de longs cils soyeux. Elle relevait d'une maladie nerveuse, contractée au pensionnat. Sa figure était pâle, et quelque chose annonçait chez elle une souffrance de l'âme qui avait survécu aux souffrances du corps.

En apercevant le capitaine, elle fit une respectueuse révérence.

— Eh ! bien, Mathilde, lui dit avec bonté madame Regnaud, ne reconnais-tu pas M. de St. Luc que tu avais coutume d'appeler, quand tu étais petite, ton cousin Pierre. Viens donner la main et embrasser ton cousin.

— C'est une grande fille maintenant, et je suis bien sûre que tu ne l'aurais pas reconnue, n'est-ce pas Pierre ?

— Oh ! non, certainement que je n'aurais pas reconnu mon espiègle de petite Mathilde dans cette belle et gentille demoiselle.

Mathilde baissa la vue ; et ses joues et son front se couvrirent des plus vives écarlates.

— Avance donc, Mathilde, et viens embrasser ton cousin ; je suis bien certaine qu'il n'a pas oublié, lui, le temps où il te faisait sauter sur ses genoux et qu'il t'appelait sa petite grichou. Allons, viens donc, Mathilde, faut-il que j'aie te prendre par la main ?

Pierre qui s'aperçut de l'extrême confusion de la jeune fille qu'il voyait pour la première fois depuis quatre ans, se retourna vers madame Regnaud et lui dit d'une voix qu'il cherchait à rendre calme, mais dans laquelle se trahissait malgré lui une certaine émotion :

— Oh ! ne pressez pas mademoiselle Mathilde, nous sommes presque étrangers maintenant ; bientôt j'espère que nous renouvellerons notre connaissance et qu'elle n'aura plus peur de celui qu'elle appelait son cousin Pierre !

— Non, non, reprit madame Regnaud, je n'aime pas les cérémonies. Allons, Mathilde, Pierre ne vient pas ici pour te faire la cour ; il vient chez moi comme chez sa maman, pour se rétablir durant sa convalescence, je veux que vous soyez comme frère et sœur ; ainsi, mes enfants, embrassez-vous.

— Eh ! bien, oui, reprit le capitaine, soyons frère et sœur, viens m'embrasser, Mathilde, viens comme autrefois.

La jeune fille s'approcha toute confuse et se penchant vers Pierre, celui-ci déposa sur son front un baiser, plein de respectueuse bienveillance pour la fille de la respectable madame Regnaud.

— Je suis un peu faible, continua le capitaine, si vous me le permettez, je me coucherai un instant.

— La chambre de Pierre est-elle prête, Mathilde ?

— Oui, maman, répondit-elle d'une voix douce et un peu agitée.

— C'est bien, nous allons lui donner le bras pour l'y conduire, pendant que Trim courra chercher le docteur. Et quel docteur veux-tu qu'on envoie chercher, Pierre ?

— N'importe lequel, je ne crois pas qu'il y ait rien de sérieux ; envoyez chercher le médecin de la maison.

— Nous n'en avons pas.

— Eh bien ! envoyez chercher le docteur Rivard.

En entendant prononcer le nom du docteur Rivard, Mathilde tressaillit et sa figure exprima une telle sensation de frayeur que le capitaine en fut frappé, quoiqu'il fût semblant de ne pas s'en être aperçu.

— Pas celui-là, Pierre, répondit madame Regnaud d'une voix brève et baissant la vue, tandis que ses lèvres blanchissaient en frémissant ; j'ai des raisons pour que le docteur Rivard ne mette jamais les pieds dans ma maison.

L'agitation de madame Regnaud n'échappa pas à l'œil du capitaine, non plus qu'à Trim, qui avait aussi remarqué le mouvement de terreur de Mathilde. Le capitaine réfléchit quelques minutes, puis il dit à Trim d'un air indifférent, d'aller chercher le premier médecin venu.

Pendant que Trim était allé chercher le médecin, madame Regnaud aida au capitaine à se transporter dans la chambre que lui avait préparée Mathilde. Celle-ci était sortie de l'appartement pour cacher sa confusion et la vive agitation que le nom du docteur Rivard lui avait fait éprouver. La chambre dans laquelle Pierre fut conduit avait été préparée avec une véritable coquetterie. C'était une chambre assez spacieuse dont les fenêtres donnaient sur un jardin de fleurs, un tapis de Bruxelles recouvrait le plancher ; sur une couchette de bois d'acajou, surmontée d'une moustiquaire de mousse fine blanche, placé dans une alcôve un lit de duvet recouvert de draps blancs de fine toile attendait le capitaine. Sur un petit guéridon, placé au milieu de la chambre, il y avait un superbe bouquet de fleurs, dans un vase de cristal, dont les odorantes émanations embaumaient l'appartement. Un large fauteuil à bras était auprès du lit. Un vaste miroir de glace de Venise, sur une petite table à toilette, reflétait toutes les parties de la chambre.

— Pierre, tu te trouveras bien dans cette chambre, j'espère, c'est celle de Mathilde ; la meilleure et la mieux aérée de toute la maison.

— Pourquoi la priver de sa chambre, la pauvre enfant ?

— Ça ne la prive pas du tout, au contraire c'est elle-même qui l'a offerte, quand Trim nous a annoncé que tu étais en voiture à la porte.

— Elle est toujours bonne, j'allais dire ma petite Mathilde, mais c'est une grande et belle demoiselle maintenant !

— Elle n'est pas mal, n'est-ce pas ?

— Bien, très-bien !

— C'est bon, j'aime que tu la trouves de ton goût. Pauvre enfant si jeune sans père, sans protecteur, que moi sur cette terre, où il y a tant de méchantes personnes !.....

Un gros soupir vint interrompre madame Regnaud, dans l'œil de laquelle le capitaine vit rouler une grosse larme.

— Ne vous affligez pas, ma bonne madame Regnaud, je lui servirai de protecteur quand je serai à la Nouvelle-Orléans ! et quand je n'y serai pas, je suis bien sûr que vous n'aurez

CHAPITRE XX.

Dix heures du Soir.

Au moment où le docteur Rivard sortait de chez le Juge de la Cour des Preuves, la pendule sonnait dix heures. Il se dirigea du côté de la pile de briques, qui se trouvait dans la direction opposée à celle où était Trim, qui s'était effacé le long du mur, en entendant ouvrir la porte lorsque le docteur sortit. Deux petits coups distincts frappés discrètement sur le rebord de la banquette, servirent de signal aux différentes personnes qui s'étaient placées en embuscade. Trim entendit parfaitement résonner les coups sur le pavé, mais il était si loin de s'imaginer qu'ils fussent à son adresse, qu'il n'y fit pas la moindre attention, croyant que c'était la ronde de quelques gens du guet au bout de la rue. Trim laissa le docteur prendre de l'avance et se mit à le suivre de loin, sans bruit et les yeux fixés sur lui, ce qui l'empêcha de remarquer deux ombres qui se projetèrent sur le mur au moment où il arrivait à la pile de briques ; en même temps une brique lancée avec force vint le frapper à la poitrine, et deux hommes s'élançèrent sur lui, armés de bâtons. L'attaque fut si vive et si imprévue que Trim en fut d'abord tout étourdi, mais bientôt il se remit et para du mieux qu'il put de ses mains les coups de bâtons qui pleuvaient de tous côtés. Heureusement qu'aucun coup n'avait été dangereux, et il commençait à prendre quelque avantage sur ses adversaires quand les deux autres hommes débouchèrent de la rue en face, et vinrent compliquer la situation critique de Trim. Pendant que cette lutte plus rapide que nous ne pouvons la raconter se passa, pas un cri, pas un mot ne fut prononcé. Trim sentit qu'il était tombé dans un guet-à-pens et qu'on en voulait à ses jours, sans toutefois pouvoir s'en expliquer la raison, sinon que peut-être c'était un autre chaînon de la trame si infernalement ourdie pour faire périr son maître. A l'idée de son maître, une nouvelle énergie vint animer Trim, et au sentiment de défense passive qui l'animait succéda le désir de venger sur quelqu'un de ses assaillants les outrages que l'on avait fait endurer à son maître. Sans plus s'occuper des bâtons, sans plus songer à parer les coups et au risque de se faire assommer, il s'élança d'un bond sur celui de ses agresseurs qui se trouvait le plus près de lui, et lui arracha son bâton. Alors la scène changea de face, et ceux qui avaient attaqué furent obligés de se mettre sur la défensive pour parer les coups que Trim distribuait avec une incroyable rapidité, faisant mouliner son bâton qui semblait menacer la tête de ses quatre adversaires à la fois. Pluchon par prudence se tenait au milieu de la rue ; le docteur Rivard qui s'était arrêté, regardait avec inquiétude la lutte entre le nègre et ces quatre hommes qui reculaient. Un instant le docteur eut envie d'aller se mêler à la lutte, mais il se contenta avec une rage concentrée, il aurait voulu à tout prix se débarrasser de Trim dont il redoutait l'intelligence et la sagacité au point que son attachement à son maître.

Cependant la lutte ne pouvait rester longtemps douteuse, toutes les chances étaient contre Trim, dont l'impétueuse attaque avait bien pu, pour un instant, étonner et faire reculer ses adversaires. Les deux hommes qui avaient été se poster à quelque distance au delà de la maison du juge accoururent

bientôt et prirent Trim par derrière. Forcé de diviser son attention avec ses deux nouveaux agresseurs, Trim comprit qu'il ne devait compter que sur la fuite ; aussi tout en faisant face de tous côtés avec une vigueur et une habileté admirable, calcula-t-il toutes les chances qui s'offrirent pour s'échapper. S'il pouvait gagner le milieu de la rue et deux pas d'avance sur ses assaillants, il n'eut pas de doute qu'il échapperait à leur poursuite. Afin d'exécuter cette manœuvre, il redoubla de vigueur et attaqua avec impétuosité ceux de ses assaillants qui se trouvaient les plus près du rebord du pavé ; ceux-ci se rangèrent de chaque côté de Trim, lui laissant ainsi le champ libre. Trim ne perdit pas de temps et d'un bond fut au milieu de la rue. Le docteur Rivard vit ce bond de Trim, et, connaissant son extrême agilité, il n'eut pas de doute qu'il ne se sauvât. « Mille tonnerres ! s'écria-t-il, il va m'échapper ! » et il fit feu de l'un de ses pistolets ; la balle siffla aux oreilles de Trim, sans le toucher. Cependant soit que le coup du pistolet eut arrêté Trim dans son élan, soit qu'il se fut heurté aux pièces de bois qui encombraient la rue, il trébucha et tomba. Avant qu'il eut le temps de se relever, il fut saisi et ses deux mains fortement attachés derrière le dos avec un mouchoir.

Le docteur en voyant Trim au pouvoir de Pluchon et de ses gens sentit monter à ses lèvres un sourire diabolique.

— Ah ! ah ! murmura-t-il, tu ne m'échapperas plus !

Et se dirigeant d'un pas mesuré vers le nègre, que quatre hommes tenaient à terre, le docteur prit son second pistolet qu'il arma avec un horrible sang-froid, et le déchargea presque à bout portant à la poitrine de Trim. Le docteur partit aussitôt, sans dire un mot, et enfila la petite rue, qui se trouvait presque en face de la pile de briques.

— Vite, vite, une voiture ! pour le porter à l'habitation des champs, s'écria Pluchon.

Une des personnes se détacha pour aller chercher une voiture et revint bientôt avec une espèce de barouche de louage. Trim fut jeté dans la voiture, dans laquelle entrèrent aussi deux hommes pour veiller le nègre. Pluchon s'assit à côté du cocher, qui partit dans la direction de l'habitation des champs.

Hâtons-nous de dire que, quoique le docteur Rivard eut fait feu presque à brûle pourpoint, la balle avait rencontré l'un des gros boutons de cuivre de la blouse de Trim, et glissant sur ses côtes lui avait labouré le côté sans lui faire de blessure grave ; avec cet instinct de préservation si naturel à l'homme, il contrefit le mort, et se tordant sur lui-même laissa retomber lourdement sa tête sur la terre. Quand il entendit Pluchon donner l'ordre de le conduire à l'habitation des champs, il se sentit soulagé d'une grande inquiétude, et il se réjouit à l'idée que ses assassins allaient être pris à leur propre piège.

Les chevaux, lancés au grand trot, ne tardèrent pas à arriver en vue de l'habitation des champs. L'étage inférieur était enveloppé dans la plus profonde obscurité ; une lumière faible jetait sa pâle lueur sur les murs gris de la chambre supérieure où la mère Cogo-Létard recelait ses marchandises.

En arrivant, Pluchon fit entendre le signal accoutumé ; personne ne répondit. Il répéta le signal, et cette fois une figure se montra à la fenêtre et regarda avec précaution. Personne ne bougea dans la voiture. Pluchon répéta pour une troisième fois le signal, en l'accompagnant d'un énergique

que juron. Enfin la fenêtre s'ouvrit et une voix demanda :

— Qui va là ?

— Parbleu ! des amis, répondit Pluchon d'un ton vexé, venez nous ouvrir ?

— Vous pouvez entrer, la porte est ouverte. A propos, que voulez-vous ?

— Nous sommes trois, et nous vous amenons un nègre marron, qui ne marronnera plus après ce qu'il s'est attiré.

Trim en entendant la voix de Léon Létard, car c'était bien lui qui avait parlé du haut de la fenêtre, sentit un frisson lui courir par les membres ; et la réaction que lui causa ce désappointement était d'autant plus grande qu'il avait eu plus de confiance dans sa libération et plus d'espoir de se saisir de ses agresseurs et de parvenir par là à la découverte des auteurs de l'attentat commis sur son maître.

— Eh bien ! entrez, continua Léon ; je suis seul ici, manman Coco et François sont à la ville, et moi je souffre d'une foulure au pied.

— Entrons, dit Pluchon, en sautant à terre ; puis courant à la portière : allons, vous autres, sortez-moi cette paillasse de laine noire, et faisons vite.

Ils portèrent à trois le corps de Trim, qui continuait toujours à faire le mort, sans trop savoir où tout cela aboutirait. Il était parvenu, durant le trajet, à élargir assez le nœud du mouchoir pour pouvoir en sortir ses mains, et quoiqu'il eût maintenant ses mains dans le nœud, il se tenait prêt à toute éventualité.

Pluchon ouvrit la porte ; la salle d'entrée était dans la plus profonde obscurité. Trim crut remarquer trois à quatre personnes droites, immobiles et adossées au mur.

— Hola ! là, une lumière, Monsieur Léon :

Et, tout en disant cela, ils traînèrent Trim dans la maison et refermèrent la porte. Trim, tout doucement, dégagna ses mains de ses liens. A peine furent-ils entrés que Pluchon et ses compagnons furent spontanément saisis, chacun aux deux bras par des mains de fer.

— Trahison ! cria Pluchon,

— Silence ! ou vous êtes mort, répondit une voix sombre d'un accent si péremptoire, que Pluchon et ses deux accolites sentirent que de la menace à son exécution la transition serait brusque, s'ils n'obéissaient pas ; et ils se turent.

— Est-ce toi, Trim ?

— Oui, Tom, répondit Trim en se levant debout et se plaçant contre la porte, à la profonde stupéfaction de ses trois gardiens, qui l'avaient cru mort.

En ce moment, Léon, accompagné de deux matelots, armés de pistolets, parut avec une lumière au haut de l'escalier. La figure, cadavérousement bleue de Pluchon, reflétait toutes les terreurs de son âme. Un secret pressentiment lui disait que le jour des rétributions était arrivé, et son cœur si froidement méchant dans l'exécution d'un crime s'affaissait sous le poids de ses propres forfaits, plus par poltronnerie que par remords.

— Quel est celui qui conduit la voiture ? demanda Tom à Trim à demi voix.

— Un charretier appelé au hasard.

— Allons-nous l'arrêter ou le laisser partir ?

— Laissons partir li, li n'y connaît rien à mon affaire.

Tom sortit un instant, et congédia le charretier, après lui avoir payé sa course.

Ayant fermé la porte aux verroux, il fit garroter les trois nouveaux prisonniers que l'on conduisit dans le magasin à l'étage supérieur.

— Mais tu saignes, Trim, lui demanda Tom aussitôt qu'ils furent montés au magasin. Qu'as-tu ? Comment tout cela est-il arrivé ?

— Oh ! pas grand chose ; moué l'a eu un piti rixe avec ces trois l'hommes là et trois autres encore, et encore un l'autre qui l'a tiré à moué deux coups de pistolet.

— Mais tu es blessé !

— Pas blessé, égratigné l'un peu ; mais ce qui l'été bien pu terrible, c'est que c'te maudit la balle l'a cassé mon la blouse tout neuve.

— Ta blouse, ça ce n'est rien ; voyons la blessure.

Tom examina la blessure de Trim ; elle était légère et de peu de conséquence comme nous l'avons dit. Tom la lava avec de l'eau de vie, ainsi que deux ou trois contusions qu'il avait à la tête. Après ce pansement, Tom se fit raconter tous les détails de l'aventure de la soirée.

— Maintenant, continua Trim, moué va m'en l'aller trouver mon maître ; li peut l'être inquiet si moué pas retourné. Prendre bien soin de ces prisonniers, surtout de c'ti là ; il été un fameux coquin ! faut pas li échapé di tout !

Et il lui désigna Pluchon, qui tremblait de tous ses membres.

— Que ça ne t'inquiète pas, c'est mon affaire.

— Ah ! disé donc, comme li fait ti que c'ti là, et il montra Léon, li l'été libre ?

— Ruse de guerre ! je t'expliquerai cela plus tard.

Pluchon jeta un regard désespéré sur Léon, se sentant presque défaillir, à l'idée qu'il avait tout découvert.

— Bon soir, Tom !

— Boa soir Trim !

Trim se hâta de retourner chez madame Regnaud, choisissant de préférence les rues les plus fréquentées, de crainte de faire quelque rencontre désagréable, à cette heure avancée de la nuit.

A la bourse St. Louis, où il y avait grand bal ce soir là, Trim, en passant près d'un groupe de trois à quatre personnes, qui fumaient leurs cigares à la porte du café, s'arrêta tout court, en entendant mentionner le nom du capitaine Pierre,

— Je crois vraiment qu'elle ne détestait pas le capitaine, disait une des personnes du groupe ; mais sans présomption, je puis avouer qu'il n'avait pas de chance ; et pourtant c'était un bel homme, et brave, ma parole, très brave !... Pauvre St. Luc !... mourir si jeune !

Trim reconnut la voix éclatante du comte d'Alcantara,

— Pourquoi, n'aurait-il pas eu de chance ? demanda un des fumeurs.

— Vous êtes un farceur, répondit le comte d'Alcantara, vous voudriez que je vous confiasse mes intimités ; c'est mon secret. Tout ce que je puis vous dire, sans blesser les convenances, c'est que le capitaine était fort jaloux de moi... Pauvre capitaine, il avait bien tort, que Dieu bénisse son âme, car, foi de gentilhomme, ce n'était pas moi qui courait après

la petite, c'était elle qui s'était éprise de moi et me poursuivait partout... hem ! hem !...

— Vous ne poétisez pas un peu, comte ?

— Réalité, mon cher, réalité ; et si son amie, mademoiselle Thornbull était ce soir au bal, vous en verriez bien d'autres ! celle-là, elle était folle de moi, c'est le mot, folle ; une véritable frénésie ! et jalouse !... Aussitôt que je parlais à miss Gosford, miss Thornbull devenait rouge, bleue, blanche ; c'était la même chose de miss Gosford quand je parlais à miss Thornbull.

— Mais il me semble, que la jolie Anglaise n'a pas eu ce soir l'air de vous adorer.

— Oh ! les filles ! s'écria le comte en se dressant sur ses talons et regardant les étoiles en tournant les yeux, qui peut se vanter de les comprendre ? Profondes comme l'abîme, qui

peut sonder le fond de leurs cœurs ? Elles ne paraissent en public qu'avec un masque sur toutes leurs actions, une déception dans leurs regards, un mensonge sur leurs lèvres... Mais dans l'intimité... Mais dans le tête-à-tête ? Allez je m'y connais.

Trim ne resta pas pour entendre la fin de la conversation. Il se rendit chez madame Regnaud où il arriva au moment où Toïnon se disposait à fermer les portes à clef, n'espérant plus qu'il vint cette nuit coucher à la maison ou auprès de son maître, qui dormait du sommeil le plus tranquille, ne s'étant pas réveillé une seule fois de toute la soirée.

Nous suivrons le comte d'Alcantara à la salle de danse de la Bourse St. Louis.

G. B.

(A CONTINUER.)

VARIÉTÉS.

MISSIONS CATHOLIQUES A JAVA.

NOUS sommes partis d'ici, dit-il, en juillet, pour aller visiter quelques-unes des principales villes et forteresses d'une partie de Java. Notre but était de consoler, d'encourager, de fortifier les fidèles si longtemps abandonnés, et de leur administrer la confirmation ainsi que les autres saints sacrements. Grand a été le nombre de ceux que nous avons baptisés, confirmés et communies de notre propre main.

Nous avons trouvé des localités où l'on n'avait pas vu de prêtre depuis dix à douze ans. Voici les noms des endroits marquans que nous avons vus pendant ce voyage : Cheribon-Tagal, Pekalongan, Samarang, Salatija, Solo, Djokdjokarta, Kedongkaha, Poerworedjo, Keboemen, Gombonb, Banjoemas, Tilatjap, Noesà-Kabanang, Magelang, Ambrawa, Glatten, Oenarung et Soerabaya. Quelques-unes de ces villes ont 80 à 90,000 habitans. Elles sont toutes situées dans les résidences ou provinces de Cheridon-Sarabang, Tagal, Kadoe Bajelen, Renjoemaas, Djokdjokarta, Soerabaya et Soeraharta. Je n'ai donc pas encore vu le tiers de l'île de Java.

« En peu de temps d'ici, j'espère me rendre en compagnie de M. Classens, à la grande île de Sumatra, dont nous sommes éloignés de trois cents lieues et où il n'y a encore qu'un seul missionnaire. Elle est divisée en plusieurs royaumes : ses habitans sont en grande partie anthropophages.

« Java seule possède au delà de dix millions d'habitans, la plupart Mahométans ou Chinois. Les Javanais sont d'une

fort bon naturel ; c'est un peuple doux et sobre ; je les aime beaucoup. Les Chinois, dont le nombre monte à plus d'un million, sont assez actifs et industriels, mais d'un caractère perfide ; ce sont les juifs de Java. Ils sont idolâtres et adorent le démon ou mauvais esprit. Afin de se le rendre propice et de se préserver de tout malheur, ils lui offrent continuellement des cierges et de l'encens et d'autres aromates ; car ils croient que c'est de lui que viennent les maux de toute espèce. Quand aux Javanais, ils professent le culte mahométan. Tous, hélas ! sont des êtres bien malheureux. Puisse le Seigneur leur faire sentir bientôt les effets de sa miséricorde ! Hors de Java, mon district ecclésiastique compte encore plusieurs millions de païens ; ce sont des hommes à l'état de pure nature. Le vicariat dans son ensemble a une étendue de mille lieues en longueur sur cinq cents de largeur. La population entière des possessions néerlandaises aux Indes-Orientales, et par conséquent de mon vicariat, est de plus de trente millions. Le nombre des catholiques ne m'est pas encore assez bien connu pour le donner avec quelque précision.

« J'ajoute un mot à ce que j'ai dit plus haut de ma visite dans l'intérieur. Partout les princes javanais m'ont fort bien reçu : j'ai eu surtout à me féliciter de l'accueil que m'on fait, l'empereur de Solo et le sultan de Djokdjokarta. Ces deux princes m'ont fait introduire dans leurs kratons ou palais, avec des cérémonies mahométanes qu'il serait trop long de détailler ici. Avant notre départ de Socrakarta ou Solo, l'empereur m'envoya quelques présens ainsi qu'à mon compagnon de voyage. A Djokdjokarta, j'ai eu l'occasion de voir une

fête mahométane. Ce jour-là le sultan donnait un festin à environ huit mille de ses sujets ; ils étaient réunis devant le palais, sur une place immense ; les princes du sang s'étaient mêlés à la foule. Le sultan s'est promené avec moi bras sous bras à travers cette multitude. Lorsque nous parûmes, toute la foule, princes, courtisans, peuple, se prosterna devant le sultan

la face contre terre ; il se fit un silence profond, et vous n'auriez pu entendre une haleine, tellement grande est la vénération qu'on a pour lui. Je ne saurais exprimer ce qui en ce moment se passait dans mon âme : un évêque catholique sous le bras d'un prince mahométan en face de milliers d'infidèles !

Journal des Familles.



HISTOIRE MORALE DES FEMMES,

PAR M. ERNEST LEGOUVÉ.



Le culte de la famille, le sentiment profond "des joies qu'elle donne, et la recherche "consciencieuse des devoirs qu'elle impose" voilà ce qui m'a inspiré cet ouvrage. C'est "dire qu'il est conçu en dehors de tout esprit de parti, et qu'il repose uniquement sur les "sentiments généraux et communs à tous les hommes. L'*Histoire morale des femmes* touche ce "pendant par plus d'un point à notre organisation "politique et sociale ; mais, étranger par mes études à "ces questions, je n'ai dû prendre dans mon sujet que ce "qui a rapport aux mœurs et aux lois civiles."

Ces lignes, extraites de l'*Avant-propos* de l'auteur, nous donnent une juste idée de son livre ; mais comme il ne peut être lu dans toutes ses parties que par des femmes, je vais choisir pour vous les passages les plus intéressants.

M. Legouvé prend les filles dès leur naissance. Il raconte comment aux temps anciens elles furent mal reçues dans la vie. Chez les Juifs, dit-il, la femme qui avait mis au monde une fille était exclue du sanctuaire pendant quatre-vingt jours, et ne l'était que pendant quarante si c'était un fils. Chez les Indiens, les bonnes actions d'un père ne peuvent lui donner l'entrée des demeures bienheureuses, il lui faut errer tout autour jusqu'à ce que ses enfants aient célébré en son honneur le *sraddha*, sacrifice funèbre que les filles ne peuvent accomplir ; d'après ce préjugé religieux, une femme qui n'avait pas de garçon pouvait être répudiée au bout de huit ans. A Athènes, le jour de la naissance d'une fille, le père suspendait à sa porte une quenouille chargée de laine, au lieu des guirlandes d'olivier qui devaient dire : Un fils est né dans cette maison. A Sparte, sur dix enfants abandonnés comme trop coûteux à élever, ou trop difficiles à établir, il y en avait sept du sexe féminin.

A Athènes, les filles n'héritaient de la succession paternelle qu'à défaut d'enfants mâles, encore l'héritage n'était-il entre leurs mains qu'en dépôt, car si elles se mariaient, si elles avaient un fils, ce fils dépossédait sa mère et devenait ainsi l'héritier de son aïeul mort. A Rome, le père qui déshéritait ses fils était obligé de les désigner par leurs noms, leurs qualités, leurs titres respectifs ; mais pour ses filles il n'en avait

pas besoin, il lui suffisait d'écrire : "que le reste soit exhéredé !"

Et à ce sujet, M. Legouvé rapporte cette touchante histoire :

L'an 600, vivait à Rome un citoyen nommé Annius Asellus, qui avait acquis dans le commerce une fortune considérable, dans le but d'enrichir sa fille chérie. Cependant un obstacle s'y opposait. La loi Voconia, établie contre le luxe des femmes, défendait même à un père de laisser à sa fille plus de 100,000 sesterces (1). Un seul moyen restait à Asellus. La loi divisait les citoyens romains en six classes. Les cinq premières étaient composées de tous ceux qui payaient le *cens*, on les nommait *censi* ; la sixième, des prolétaires naturellement exclus de tous les droits et privilèges civiques ; ils tenaient le milieu entre l'homme libre et l'esclave, entre le citoyen et l'étranger, on les nommait *ararii*. Appartenir à une des cinq premières classes était un honneur et un avantage, faire partie de la dernière était une sorte de honte ; la place même qui, au théâtre, était réservée aux *ararii* les désignait au dédain, et la loi Voconia, comme pour consacrer leur pauvreté, leur permettait de laisser la totalité de leurs biens à leurs filles. Asellus se fit *ararius* ; il préféra renoncer à ces privilèges, à ces distinctions si chers aux Romains, afin de laisser tous ses biens à sa fille.

Chez les Germains, en guerre les uns contre les autres, toutes les propriétés appartenaient à l'héritier mâle : mais vers le septième siècle, lorsque le tumulte de l'invasion commençait à s'apaiser, un père écrivit ainsi son testament :

"A ma douce fille ! Il règne parmi nous une coutume ancienne mais impie qui défend aux sœurs de partager avec leurs frères l'héritage paternel ; mais moi, songeant à cette iniquité, vous aimant tous également, puisque Dieu vous a tous également donnés à moi comme mes enfants, je veux qu'après ma mort vous jouissiez tous également de ma fortune. Ainsi, par cet écrit, ma chère fille, je t'institue ma légitime héritière, et te donne dans toute ma succession part égale avec tes frères, mes fils ; je veux qu'après ma mort tu partages avec eux et l'alen paternel, et les acquêts, et les esclaves, et les meubles, et qu'en aucune fa-

(1) A peu près 20.500 de notre monnaie.

«Çon tu n'as une part moindre que la leur; et maudit soit celui qui voudrait porter atteinte à mon testament.»

Mais la féodalité paraît. Les barbares avaient dit: Tout pour les fils, rien pour les filles; la féodalité dit: Tout pour le fils aîné. Saint Louis cependant fit cette loi: «Un père noble ne peut donner à sa fille plus que la part de celle-ci dans la succession; s'il lui donne moins, elle peut à la mort de son père réclamer le surplus.» Mais bientôt une coutume empruntée à une loi lombarde déclara qu'une fille mariée et dotée n'aurait plus le droit de venir en partage de la succession paternelle, que sa dot constituait tout son avoir, *cette dot fut-elle un chapel de roses*; et des pères, des frères, forçaient les fiancées, la veille de leur mariage, à jurer, sur leur part du Paradis, qu'elles ne prendraient jamais rien à l'héritage paternel. Sans doute, plus d'un frère aîné fut généreux, parce qu'il était riche et puissant; mais à cette époque le père et la mère se taisaient devant l'autorité du fils; et il y eut des frères qui, pour s'enrichir, attentèrent non-seulement à la fortune de leur sœur, mais encore les vendirent à ceux qui voulaient les leurs acheter.

«S'il est un être qui joue un rôle tout à fait à part, et dont l'influence morale sur le jeune homme a quelque chose de charmant, c'est la sœur. Est-elle plus jeune que son frère? c'est presque une fille pour lui. Est-elle âgée? c'est presque une mère. Dans l'un et l'autre cas c'est une sauvegarde.

Si le frère est l'aîné, il la protège, et, acquérant dans ce rôle de protecteur d'une femme je ne sais quelles délicatesses féminines, il devient pur comme elle dès qu'il est auprès d'elle. La sœur est-elle plus âgée? c'est elle qui le conseille, elle qui l'encourage dans ses rêves de gloire ou d'héroïsme; c'est elle surtout qui sert d'éternel messenger de paix entre ses parents et lui. Quel est le jeune homme qui, dans un de ces jours de rébellion où l'on jure de quitter la maison paternelle, ne se souvient d'avoir senti tout à coup sa main saisie doucement par la main d'une sœur, de s'être laissé entraîner malgré lui vers une chambre où il avait fait serment de ne plus rentrer, et de s'être précipité, à la voix touchante de la conciliatrice, dans ces bras paternels qui sont toujours si pressés de se rouvrir? Quand la mort nous enlève nos parents, auprès de qui les retrouvons-nous par le souvenir? auprès de notre sœur. Nos entretiens avec elle évoquent les jours qui ne sont plus, les êtres que nous pleurons, et il nous semble, en la pressant sur notre poitrine, que nous embrassons tout à la fois en elle et notre père, et notre mère, et notre jeunesse évanouie.»

Je m'arrête, mesdemoiselles, après ce gracieux plaidoyer en notre faveur; mais je reviendrai souvent puiser dans l'*Histoire morale des Femmes* des encouragements, des conseils et des consolations.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSEY.

OUI ET NON.



R. P..., ancien militaire, homme d'un caractère rude et inflexible, avait résolu de marier son fils avec l'enfant d'un de ses compagnons d'armes.

Le jeune homme avait conçu d'autres projets, rêvé une autre alliance. Mais d'une timidité excessive, le pauvre Arthur n'osa résister ouvertement à son père; ses premiers mots avaient été si brutalement accueillis, qu'il laissa passer tout le

mois des fiançailles, soupirant tout bas: Mlle Emma L... prit sa mélancolie pour le symptôme classique de l'amour, et se mit à l'adorer de son mieux.

— Quand vint le jour du mariage, on se rendit à la mairie. Arthur était triste et réservé et semblait mûrir une terrible résolution; Emma était radieuse.

M. le maire de C... les préliminaires terminés, adressa au futur la question d'usage: Arthur P..., consentez-vous à prendre pour femme Emma L...?

Arthur releva lentement la tête, et, d'une voix émue, mais nette et accentuée, répondit: Non!

E moi général, scandale, tableau.

On se sépare en désordre: les parents, indignés, demandent des explications à M. P... le père, qui semble frappé d'apoplexie. Quant à Arthur, il s'est sauvé, il est parti pour Paris.

A quelques jours de là, une jeune fille montait rapidement l'escalier d'un hôtel garni, rue Saint-Honoré; elle avait demandé au concierge M. Arthur P..., arrivé de la veille. C'était Emma, venue avec son père et M. P. à la recherche du fiancé qui l'avait si indignement outragée; mais elle était seule. Elle frappa à la porte no. 17, et entra sans attendre de réponse. Le jeune homme était couché et lisait un journal. Emma marcha droit au lit, et tirant de dessous son châle un énorme pistolet d'arçon, que sans doute elle avait dérobé à son père:

«Monsieur, dit-elle à Arthur, les yeux flamboyants, vous m'avez outragé, je veux une réparation; cette réparation, je l'exige les armes à la main. Nous retournerons à la mairie de C... tous deux en toilette de mariés; on vous fera la question d'usage; vous direz oui, et moi je dirai non.»

Emma brandissait son pistolet à deux mains: c'était un argument; après tout elle était dans son droit ou à peu près.

Du moins tel fut l'avis d'Arthur. Il promit, et partit le jour même avec son père, qui grinça des dents tout le long de la route.

Enfin mardi dernier on se présenta de rechef à la mairie devant le même magistrat. Arthur répondit bravement : Oui, et prépara une physionomie correctement indignée pour entendre la réponse de sa fiancée.

Le maire reprit : Emma L..., consentez-vous ? Emma répondit : oui du ton le plus naturel. M. P..., le père, est ravi : il assure que cette union, commencée sous de pareils auspices, finira comme les contes de fée.



UN MARIAGE PAR UNE ANNONCE.



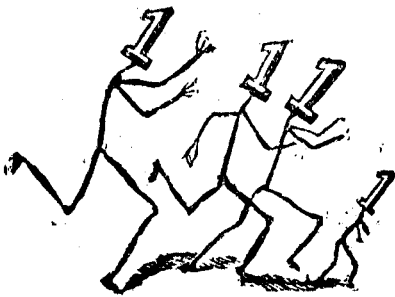
Un journal de Boulogne avait inséré une demande de mariage fort détaillée, ces jours derniers. C'était une dame anglaise, encore jeune, riche, qui, voulant quitter le veuvage,

Prétendit trouver un mari
Jeune, bien fait et beau, d'agréable manière
Point froid et point jaloux.

Il est difficile de tout avoir, comme dit le fabuliste ; mais enfin il paraît qu'il s'est trouvé un jeune homme qui réunit toutes les qualités requises pour l'obtention de la main de la belle et riche anglaise. Le même journal de Boulogne donne ainsi la suite et le dénouement de cette aventure.

« La belle inconnue dont nous avons inséré la réclame dans notre dernier numéro, a trouvé heureusement ce qu'elle demandait, un mari grand, bien fait, de bon ton et de belles manières. Cet heureux mortel est un commis négociant en tournée à Boulogne, lequel a laissé là la pratique dans l'espoir d'épouser les dix mille francs de rentes. Il s'est donc présenté avec le signe de ralliement, un *ailette à la boutonnière*, à une table d'hôte indiquée par l'agent chargé de cette délicate affaire. La dame, qui était à la même table, trouva le jeune homme de son goût, lui fit l'honneur d'un entretien, et voyant qu'il remplissait toutes les conditions voulues, elle lui donna rendez-vous dans une autre ville pour traiter l'affaire en dernier ressort. Tous les deux ont quitté Boulogne, et sont sans doute unis au moment où nous écrivons ces lignes. »

REBUS.



ET



LES
AUTRES

Explication du REBUS de la dernière Livraison.

Un farouche forban vendit par contrat un navire anglais non encore saisi.
1-fa-roue-che-fort-banc-vent-10-PAR contre A-1-navire-angle-haie-nom en cor-seize i

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.

ENVOYEZ-MOI L'UN DE VOS ANGES.

Paroles d'E. BARATEAU,

ROMANCE.

Musique de F. MASINI.

POUR TENOR OU SOPRANO.

PIANO

Andno. sostenuto. *P*
mf *P* *mf* *P* *dim.*

dolce. penseroso.

Si - tôt qu'il me voit, il se trou - ble, Et lors - qu'il s'ap - pro - che de

P. tenuto.

moi, Tout sou - dain, son ef - froi re - dou - ble, Et donne à mon cœur de l'ef-

rit. *P* *subez.*

rinf un poco. 3/8: religiosamente.

rinf.

froi... O vous, mon Dieu, dont je dis les lou - an ges, Sur moi, du ciel, é - tendez - vo - tre

mf *3* *cres.* *3*

accento. dim. con portamento.

main.... En - voy - ez - moi l'un de vos an - - ges, En - voy - ez -

3 *dim.* *P* *3*

con malto. dolcezza dim.: e rall:

moi l'un de vos an - - ges, Pour me gar - der en mon che -

3 *P* *PP* *3*

sempre. *PP* *a piacere.*

min.... Pour me gar - der, pour me gar - der en mon che - min!

dim. *PP* *dolce.*

rall.

crès. *dim.*

rinf.

1re. et 2e. fois. *3e. fois.* **FIN.**

P dim. *PP rall.* *P in tempo.* *PP lento.*

Au bal, où je vais, s'il assiste,
De loin, il s'attache à mes pas;
Si l'on me parle il devient triste,
Et semble m'accuser tout bas!...

O vous, mon Dieu, dont je dis les louanges,
Sur moi, du ciel, étendez votre main...
Envoyez-moi l'un de vos anges,
Envoyez-moi l'un de vos anges,
Pour me guider en mon chemin...
Pour me guider en mon chemin!

Et moi, rêveuse en son absence,
Quand je n'ose pas le nommer,
C'est à lui, lui seul, que je pense...
Si j'allais... si j'allais l'aimer!...

O vous, mon Dieu, dont je dis les louanges,
Sur moi, du ciel, étendez votre main...
Envoyez-moi l'un de vos anges,
Envoyez-moi l'un de vos anges,
Pour me guider en mon chemin...
Pour me guider en mon chemin!...